23e ANNÉE (3e SÉRIE) — N° 6 — 7 FÉVRIER 1901
(CE NUMÉRO A UN SUPPLÉMENT DE 16 PAGES)

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE,
HISTOIRE SACRÉE. — LÉGISLATION CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE. — PASTORALE, PRÉDICATION,
CATÉCHISMES. — BIBLIOGRAPHIE

DIRECTEUR ET RÉDACTEUR EN CHEF : F. PERRIOT
ANCIEN SUPÉRIEUR DU GRAND SÉMINAIRE DE LANGRES

Paraît à Langres, tous les jeudis

L'abonnement, pour tout l'Univers, est de 15 fr. avec le Supplément : L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL,
de 10 francs sans le Supplément

**Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de l'*Ami du Clergé*,
Maison Saint-Pierre, rue Tassel, à Langres (Haute-Marne)**

LA COMPOSITION DU PENTATEUQUE

D'APRÈS LES THÉORIES ALLEMANDES

Q. — Que sont devenues depuis deux ou trois ans les théories allemandes sur la composition du Pentateuque ?

R. — En 1897, l'*Ami du Clergé* a publié une longue étude sur la nouvelle Ecole biblique allemande. Nous allons la résumer en quelques mots pour ceux qui l'auraient un peu oubliée, avant de répondre directement à la question qui nous est posée.

I

D'après les docteurs allemands, Moïse n'est pas l'auteur des livres qui portent son nom. Ils ont été écrits beaucoup plus tard, et les auteurs véritables ont pris ce nom vénéré pour se donner du crédit. Ce sont, nous dit-on, des chroniqueurs inconnus, de date assez incertaine, mais relativement récente, qui vivaient dans les royaumes d'Israël et de Juda peu de temps avant la captivité, ou même à Babylone ; ils ont puisé leurs renseignements dans des traditions populaires, vieilles de quatre ou cinq siècles, arrangées selon leurs préjugés et leurs intérêts. Un compilateur, plus récent encore, et qui ne peut être plus ancien qu'Esdras, a combiné ensemble ces récits antiques, et en a composé le Pentateuque, à peu près tel que nous le lisons.

Pour désigner tout ce monde, compilateurs et compilés, on emploie des signes convenus, tirés tout simplement de l'alphabet. Ainsi la Genèse est l'œuvre de trois écrivains, P, J, E, plus le compilateur JE ; le Deutéronome a un rédacteur spécial D, ce qui n'empêche pas les autres P, J, E, JE d'y avoir leur part. Dans le Lévitique, certains morceaux appartiennent à H, qui n'est autre chose que le prophète Ezéchiel. Et chaque personnage ainsi imaginé se dédouble au besoin en autant de personnages secondaires qu'on veut : après J, on a J^2, J^3, J^4, etc., après E, E^2, E^3, E^4... Le principe est accepté comme un dogme dans toute l'Allemagne universitaire, mais l'application est laissée à l'arbitraire de chacun. Chaque savant a le droit illimité de proposer son hypothèse, c'est-à-dire d'imaginer une nouvelle manière de disséquer le texte sacré et de créer de nouveaux écrivains en rapport avec cette dissection.

Cette dissection a un caractère très particulier que nous avons fait longuement ressortir. Le texte n'est pas partagé en morceaux de longue haleine se complétant les uns les autres, et juxtaposés par un abréviateur qui aurait harmonisé le tout. Non, il est morcelé en tout petits fragments qui n'ont d'autre raison d'être que les besoins de la critique. Le compilateur prétendu a pris les chroniques qu'il avait sous la main, en manuscrit [1], et les a copiées sans y changer une syllabe, à ce point que dans le texte actuel, il n'y a, nous dit Reuss, qu'à « *joindre ensemble les parties qui représentent la même conception pour rétablir la forme primitive de chacune.* » En même temps il les a découpées, comme à l'emporte-pièce, en lambeaux qu'il a mêlés et cousus bout à bout, de façon à nous donner l'illusion complète d'un ouvrage d'un seul jet. Et ces lambeaux sont tout ce qu'on peut imaginer de plus minuscule et de plus arbitraire. Ils ne comprennent généralement pas plus de deux ou trois versets, très souvent un seul, ou moins encore. Il est absolument courant de couper un verset en deux : une moitié appartenant à un auteur, l'autre moitié à un autre, et le verset suivant à un troisième. Nous avons donné de tout cela les exemples les plus développés ; inutile d'y revenir. Toute la Genèse, tout le Pentateuque est disséqué et morcelé de cette manière. Sauf un petit nombre de passages, tout est réduit en une poussière impalpable.

Et sur quoi se fonde toute cette étrange hypo-

[1] C'est ce que disent, en propres termes, les auteurs rationalistes eux-mêmes. Voir ci-dessous, p. 119, fin de la note.

thèse ? [1] Uniquement et exclusivement sur la critique interne, c'est-à-dire sur l'étude acharnée du texte, la comparaison minutieuse des diverses parties du livre, des phrases et des mots. Dès qu'on croit remarquer entre deux versets une opposition de ton, une différence de style, un fait répété ou raconté d'une manière nouvelle, aussitôt on conclut à une différence d'auteurs, ou, pour employer le langage à la mode, de *sources*. Mais, — à supposer que ces divergences soient réelles, — ne pourrait-il pas arriver qu'un seul et même auteur ait commis un oubli, ait varié son style, ait tiré de sa mémoire ou d'ailleurs des souvenirs différents de couleur et même d'origine, qu'un texte si vieux ait été un peu défiguré dans la suite des temps ; que tel mot se trouve à telle place par simple hasard ? Non, la critique n'admet point ces « subterfuges. » Son hypothèse unique (et il faut l'ad-

[1] Au reproche que nous faisons, et que tout le monde fait au système documentaire, de reposer sur une base absurde, celui de l'*enchevêtrement,* on répond qu'il y a un exemple, celui du *Diatessaron.*

Le Diatessaron a été composé par Tatien, auteur qui vivait au second siècle de notre ère. Il a réuni en un seul récit les quatre Evangiles, d'où le mot Diatessaron *(de quatre* ou *par quatre)* ; le texte original de cet ouvrage est perdu, mais nous en avons encore plusieurs traductions, spécialement une traduction latine, qui a été composée par Victor de Capoue et imprimée par Migne, *Patr. Lat.*, t. LXVIII, sous le nom d'Ammonius.

Voici donc comment on raisonne. Tatien a enchevêtré les quatre Evangiles : Esdras ou tout autre a bien pu enchevêtrer les auteurs que nous appelons P, J, E, D, etc... Le Diatessaron est certainement un ouvrage composé des quatre textes évangéliques mêlés ensemble : le Pentateuque peut bien être de même un ouvrage composé du Jéhoviste, de l'Elohiste, du Code sacerdotal... etc., mêlés ensemble.

Nous répondons que la comparaison cloche, et que les différences sautent aux yeux.

1° D'abord les enchevêtrements de Tatien ne sont pas du tout tels que ceux que l'on suppose dans le Pentateuque ; au contraire ils sont précisément ce qu'ils devraient être si l'hypothèse était réelle.

Voici comment procède Tatien. Il prend le texte de saint Mathieu et le transcrit intégralement. Puis, il insère à mesure les choses que saint Mathieu a omises, et qui se trouvent dans les autres. Fort rarement c'est un mot ou une phrase isolée, mais dont on sent très bien l'importance ; presque toujours c'est un texte assez long, toujours ayant son sens, son but, son utilité dogmatique ou historique. Cela se comprend. Le P. de Ligny, une foule de concordances évangéliques, Renan lui-même, ont fait la même chose.

Au contraire, dans la compilation supposée d'Esdras il y a bien, de temps en temps, des morceaux suivis et délimités d'une manière raisonnable ; et nous ne nions pas qu'il puisse y avoir à ces endroits des différences d'origine ; mais presque partout le caractère des coupures prétendues est absolument arbitraire, minuscule, sans aucun rapport avec le récit. Le même récit est coupé verset par verset ; le compilateur s'adresse à un papyrus ou à un autre, absolument sans rime ni raison. Qu'on ait la patience de relire ce que nous avons cité en 1897, page 152, histoire de la vision de Béthel, et qu'on prenne un passage quelconque du Diatessaron, il est impossible de ne pas être frappé de la différence. La seule chose qui guide nos commentateurs, c'est le besoin du système. Prenez au contraire un chapitre quelconque du Diatessaron, vous trouvez le récit de saint Mathieu dans lequel on a intercalé un fait raconté par saint Luc, plus bas un discours tiré d'un autre évangéliste : rien de plus naturel et de mieux suivi. — D'un côté un résumé des faits tels qu'ils se sont passés, de l'autre une construction artificielle et préconçue.

2° Seconde différence. Pour que le Diatessaron et la Bible des rationalistes se ressemblassent, il faudrait non seulement que le Diatessaron fût une compilation, mais que chaque Evangile en fût une. En effet, d'après nos docteurs, le compilateur définitif a enchevêtré J, P, E, D, etc. ; mais J, E, P, D, étaient déjà eux-mêmes des ouvrages enchevêtrés : J a été formé avec J^2, J^3, J^4... E avec E^2, E^3, E^4, E^5, etc... Il faudrait donc que, comme le Diatessaron a été formé avec saint Matthieu, saint Marc, saint Luc, saint Jean, de même saint Matthieu l'eût été avec Matthieu^1, Matthieu^2, Matthieu^3,... Marc avec Marc^1, Marc^2, Marc^3...

Il faudrait même que toute la littérature chrétienne ne fût qu'un assemblage de Diatessarons multipliés. On nous assure en effet que tous les autres livres de la Bible, Josué, les Juges, Samuel, les Rois, etc., etc., sont aussi des morceaux jéhovistiques, élohistiques, deutéromistiques assemblés sur le tard... Figurez-vous qu'on nous déclarât que non seulement l'Evangile, mais encore saint Justin, saint Ignace, saint Irénée, Tertullien... ne sont aussi que des Diatessarons, et que Tatien ou son école, est l'auteur unique de tout ce qui a été écrit dans l'Eglise : appellerez-vous une pareille hypothèse raisonnable et acceptable ?

3° Troisième différence. Elle est capitale. Le Diatessaron a existé très modestement, à côté du texte évangélique. Jamais il ne l'a remplacé. La raison en est claire : le texte cher à la foi de l'Eglise était le texte inspiré de Dieu, tel quel. On se servait sans doute de l'œuvre de Tatien comme d'un résumé commode ; mais quand il fallait parler avec autorité, enseigner les fidèles, discuter avec les hérétiques, l'idée ne serait venue à personne de citer autre chose que l'Evangile : il était impossible que l'Evangile disparût.

Pour le Pentateuque au contraire, il y avait, nous dit-on, entre les mains d'Esdras (ou de tout autre) quatre textes, J, E, P, D. Ces textes ont disparu, je ne dis pas seulement du commerce et de l'usage, mais, chose plus étonnante, même de la mémoire des fidèles. Ils ont TOUJOURS été totalement inconnus.

La question se pose inévitablement : Que sont-ils devenus ?

De deux choses l'une. — Ou bien on les connaissait et on les vénérait comme texte inspiré (et c'est la seule solution que puisse accepter un croyant) et alors n'est-il pas prodigieux qu'on les ait complètement oubliés ? Peut-être direz-vous que l'autorité d'Esdras était si grande, et la communauté à laquelle il commandait si petite, que son œuvre s'est imposée, et que tout ce qui l'avait précédé a péri sans retour. Ce serait un fait unique dans l'histoire des religions. Mais il ne faut pas exagérer le peu d'étendue d'Israël. La communauté de Jérusalem ne formait pas le seul noyau israélite au temps d'Esdras ; il y avait des Juifs en beaucoup d'autres endroits, et souvent plus éclairés, plus riches et aussi patriotes, à Babylone, à Alexandrie, à Samarie où une haine religieuse invétérée était une barrière plus forte que toutes les distances, dans beaucoup d'autres villes. Toutes ces communautés, non seulement ont accepté la compilation d'Esdras, mais l'ont vénérée comme venant directement de Moïse, et même ont ignoré absolument les documents inspirés où il avait puisé... Cela est-il soutenable ? Donnez à Tatien toute l'autorité que vous pouvez imaginer : sera-t-il possible que son Diatessaron se soit imposé universellement à Rome, à Alexandrie, à Antioche, etc., sans que les Evangiles aient conservé même un souvenir, de façon qu'on n'ait plus su dans la suite qu'il y eût jamais eu des Evangiles !

— Ou bien les documents en question J, E, P, D, étaient inconnus : Esdras les a mis en œuvre sans avertir, et a présenté son travail aux Israëlites de tous les pays comme l'ouvrage de Moïse. Mais en ce cas, comment le peuple avait-il vécu jusque-là ? Il n'avait donc aucune loi écrite ? Il n'avait que des traditions orales, des coutumes vagues ; et puis tout d'un coup on lui annonce que l'œuvre authentique de Moïse vient de paraître : il se prosterne, adore, croit, — et de quelle foi ! — cette composition devient un code auquel il sacrifie sa vie au besoin. Tous les autres centres israélites, ceux de Babylone, ceux d'Egypte, les schismatiques de Samarie, tous adoptent le pastiche, et y conforment leur existence. Figurez-vous cette fois Tatien composant son Diatessaron avec des légendes inconnues et l'imposant à toute l'Eglise, qui s'imagine y trouver un Evangile authentique !

D'ailleurs, il n'est pas soutenable qu'il n'y eût pas de texte écrit. On pourrait multiplier les citations. Tout le monde accorde que le Deutéronome, ou au moins le *Ur*

mettre sous peine d'être un ignorant, ou un arriéré, ce qui est encore pire), c'est celle que nous venons d'exposer : trois ou quatre chroniqueurs inconnus et indépendants les uns des autres, puis un compilateur tardif qui les conserve scrupuleusement et qui les met en pièces impitoyablement. La seule permission qu'on ait, c'est d'augmenter le nombre des chroniqueurs, et au lieu d'en supposer trois ou quatre, d'en supposer une ou deux douzaines.

Voilà le système. Comment le prouve-t-on ?

Il n'a, comme nous venons de le dire, d'autre garant que lui-même. Les preuves historiques qui, partout ailleurs, sont seules regardées comme décisives, jouissent ici de peu de considération. Les découvertes des historiens et des archéologues sont appréciées selon qu'elles lui paraissent conformes : si elles sont d'accord, on les accueille et on les met en lumière comme des *confirmatur* précieux ; si elles sont contraires, surtout si elles paraissent appuyer les croyances traditionnelles, elles sont traitées comme de simples *impedimenta* dont il faut se débarrasser. En ce cas, elles n'obtiennent que difficilement les honneurs de la discussion, et cette discussion est toujours sommaire et péremptoire, à peu près comme on traiterait une théorie astronomique qui contredirait le système de Copernic ou une théorie médicale qui oserait constater et reconnaître les miracles de Lourdes. La science est faite et la discussion est close. Personne n'a plus le droit d'y revenir, pas même Nabuchodonosor, Sennachérib ou Pharaon, s'ils s'avisaient de reparaître en ce monde. Ils y reparaissent bien équivalemment, puisque on découvre chaque jour des monuments qui nous viennent d'eux, les cartouches hiéroglyphiques qui sont les bulletins de leurs victoires, les briques qui formaient leur bibliothèque ; mais tout cela est reçu très froidement, on n'en tire rien, et on ne le cite que pour tâcher de l'accommoder le mieux possible aux idées préconçues.

Après avoir exposé le système, nous avons essayé de le juger.

On peut, avons-nous dit, ramener toutes les preuves qu'en donnent ses partisans, à trois.

La première et la principale, — ils l'avouent eux-mêmes, — c'est son caractère rationaliste, soutenu d'ailleurs et garanti par une érudition incomparable. J'appelle rationalisme la négation systématique du surnaturel, et cette affirmation absolue que Dieu n'a jamais fait de miracle.

Evidemment le rationalisme n'est pas une preuve dans le sens logique du mot ; mais pour le public qui ne vit que d'impressions et qui juge les choses en gros, c'est une démonstration et une démonstration sans réplique. Pour les hommes de notre temps, tout récit de miracle est faux : ce n'est pas de l'histoire, c'est de la légende. Le Pentateuque qui en contient tant, ne peut être authentique, et tout système qui démontre scientifiquement qu'il est apocryphe, sera bien accueilli.

Il est vrai qu'il y a des preuves, de très fortes preuves de son authenticité : qu'importe ? ce sont des objections à résoudre. On y répond plus ou moins heureusement, on n'y répond même point du tout ; mais la foi des critiques et du public n'est pas ébranlée. La non existence du miracle est un fait acquis, un principe évident : on ne doute pas de l'évidence [1].

Deuteronomius, a été connu depuis Helcias, que Jérémie, et l'auteur des livres de Samuel et des Rois, l'avaient sous les yeux. Personne n'ose nier que le *Jéhoviste* ait été connu à l'époque d'Osée et d'Amos.

Alors, encore une fois, comment ont-ils disparu sans laisser même un souvenir ?

4° Enfin, poussant les choses au bout, supposé qu'un jour, après un cataclysme sans exemple, tout périt, et le Diatessaron surnageât seul. Supposé qu'il ne restât aucune trace des quatre Evangiles, aucune donnée historique, aucune tradition prouvant qu'ils eussent jamais existé ; que, par un jeu étrange du hasard, toutes les citations évangéliques survivant au cataclysme, se trouvassent extraites du Diatessaron.

Supposé tout cela, pensez-vous que les critiques qui essaieraient de reconstituer les *sources* seraient bien recevables ? Pensez-vous qu'ils tomberaient juste ? La masse des lecteurs regarderaient naturellement le Diatessaron comme un livre tout d'une pièce, analogue à tous les autres livres ; ceux qui auraient deviné sa véritable nature n'auraient rien de solide ni de décisif à apporter ; ils feraient de vains efforts pour séparer les sources ; l'un en imaginerait trois, un autre cinq, un autre une multitude ; ils ne s'entendraient sur rien ; et s'ils avaient visiblement un intérêt de secte à leur hypothèse, personne au monde ne s'aviserait de la regarder comme de la science. — Que penser donc de l'hypothèse de Reuss, qui s'applique à une littérature et à une époque où aucun cataclysme n'est intervenu, tout au contraire à des livres sauvegardés par la protection la plus puissante qui existe, savoir la foi religieuse ?

[1] Qu'on nous permette de transcrire ici, comme preuve de cet état d'esprit, un long passage dû à un rationaliste contemporain à qui sa position officielle et son mérite reconnu donnent une incontestable autorité.

« On fait habituellement remonter jusqu'à Descartes et à son Discours sur la Méthode (1637) l'origine de la philosophie moderne. Celle-ci ne commence réellement qu'avec l'effort que fait l'esprit pour rentrer en lui-même et se saisir immédiatement dans le phénomène initial de la conscience. Or qu'est-ce que le doute méthodique, je veux dire cette résolution préliminaire de mettre tout en question, sinon le rejet des autorités antérieures et traditionnelles et des idées fondées uniquement sur la coutume et sur la parole du maître ? Et d'une part, qu'est-ce que le principe cartésien de ne tenir pour vrai que ce qui paraît évidemment tel, sinon la reconnaissance effective que la raison a sa loi en elle-même ; c'est-à-dire la revendication triomphante de l'autonomie de la pensée ? Cette autonomie de la philosophie n'a cessé depuis de s'affirmer, de s'étendre et de s'approfondir avec Leibnitz, Locke, Hume et Kant, si bien qu'aujourd'hui la méthode d'autorité, quand elle se montre encore en ce domaine, n'apparaît que comme un puéril anachronisme.

« Avec Kant, l'autonomie de la morale a suivi celle de la philosophie. La conscience n'est pas moins indépendante et souveraine aujourd'hui que la raison. Le devoir, pour être reconnu comme tel, doit sortir de la loi impérative. Une autorité externe, quelque grande qu'on la suppose, ne suffira pas pour créer un sentiment d'obligation. Ses prescriptions, pour strictes et solennelles qu'elles soient, du moment qu'elles viennent uniquement du dehors, sont tenues pour arbitraires, et restent pour l'homme moderne, hors de la sphère morale proprement dite.

« Si de la philosophie et de la morale nous passons aux sciences physiques, nous voyons clairement que la méthode d'observation devenue souveraine en ce domaine, se ramène également au même principe cartésien. Vouloir constater les faits par soi-même, mettre l'expé-

Les autres preuves du système allemand se réduisent à deux : celle qui se tire du style, et celle qui se tire de l'étude du livre lui-même.

Il y avait bien jadis la différence entre les noms de Dieu, *Jéhovah* et *Elohim*, d'où les noms donnés aux chroniqueurs *jéhoviste* et *élohiste ;* mais cette distinction fameuse, origine de tout le système, a perdu aujourd'hui presque toute son importance, et les docteurs rationalistes eux-mêmes en font fi.

Première preuve, celle qui se tire de la langue : les différences de style, le vocabulaire particulier à chaque auteur. C'est la preuve des savants, celle qu'on présente avec le plus de confiance : chaque auteur a un style à lui, qui permet de les distinguer à la simple lecture. J a des mots, des tournures de phrases que E n'a pas ; et P s'exprime d'une manière différente de J et de E.

Mais, avons-nous dit, ces différences de style sont fort délicates et très peu sensibles, de l'aveu de tout le monde, même de nos docteurs : comment élever un édifice aussi lourd sur un fondement si peu solide ? Tellement délicates que les plus experts hébraïsants n'en avaient jusqu'ici rien soupçonné. Actuellement même, les plus habiles, comme Halévy, ne les sentent pas. De très grands savants se sont appliqués à éplucher, un mot après l'autre, ces volumineux commentaires, et ont montré que toutes les prétendues différences de style sont purement imaginaires.

De plus, et ceci est absolument décisif, ce n'est pas le style et le vocabulaire qui a déterminé le découpage, comme il le faudrait si on comparait loyalement et sans parti pris un style à un autre ; c'est le texte qu'on a découpé exprès et *a priori*, de façon à le faire cadrer avec des idées préconçues : ainsi tel mot fait partie du vocabulaire de J ou de P, pour cette raison toute simple qu'on a attribué à J ou à P toutes les phrases ou lambeaux de phrases qui contiennent ce mot.

C'est même là toute la raison de ce morcellement prodigieux qui effarouche le bon sens, gêne ces Messieurs eux-mêmes, et donne à leur immense travail une teinte d'*exagération* et de ridicule : les expressions attribuées exclusivement à J ou à P étant mêlées au hasard comme dans tout livre écrit sans arrière-pensée, il faut, pour faire la part de chaque *source,* déchiqueter le texte en morceaux microscopiques choisis de la manière la plus arbitraire.

Le dernier argument des nouveaux exégètes est tout au rebours du précédent. Celui-ci était tellement fin, tellement savant que les plus habiles ne pouvaient pas l'apercevoir, à plus forte raison le commun des mortels doit croire à l'aveugle. L'autre est un ramassis informe de toutes les difficultés même les plus banales et les plus incohérentes qui aient jamais été faites au sujet de ce vieux texte, écrit mille ans avant la fondation de Rome, et recopié pendant tant de siècles. La plupart sont tellement faibles que le plus vulgaire bon sens suffit pour trouver la réponse. On avoue naïvement que beaucoup d'objections ne sont pas très fortes, mais du moins le nombre qu'il y en a doit faire impression, et la quantité compense la qualité.

Nous avons eu la patience de suivre ligne par ligne et dans le texte même de nos adversaires cette critique au rabais, et on a pu se convaincre que la qualité des arguments était en effet plus que médiocre.

Nous avons terminé notre travail par quelques vues générales sur ce qui a pu prédisposer les docteurs allemands à de si étranges théories : protestants, professeurs, allemands, ces trois qualités, disions-nous, expliquent tout.

rience au-dessus de toute autorité, c'est encore faire de l'esprit le juge suprême en matière de connaissances naturelles. La révolution accomplie dans cet ordre par Galilée et ses successeurs, achève et confirme celle de Descartes et des philosophes. Les décisions autoritaires de l'Eglise et des anciennes écoles ont été vaincues par la méthode expérimentale ; car celle-ci n'est, à le bien prendre, qu'une application dans l'ordre des lois et des phénomènes de la nature, et une démonstration pratique de l'autorité de l'esprit.

« Il faut en dire autant de l'autorité non moins irrésistible qu'ont prise depuis deux siècles la philologie scientifique, l'exégèse grammaticale et la critique historique. Les découvertes faites sur le passé de l'humanité, l'étude persévérante des monuments et des textes, la révision sévère de toutes les traditions n'ont pas opéré dans notre manière de considérer l'histoire du genre humain et l'histoire des religions en particulier, une révolution moins profonde que la méthode expérimentale dans notre manière de concevoir l'univers. Au fait, la méthode historique et critique, c'est encore une forme et un prolongement de la méthode expérimentale ellemême, c'est-à-dire toujours du principe d'autonomie. Nul témoignage extérieur ne prévaut aujourd'hui contre la loi intérieure et propre de la raison, car cette loi souveraine juge tout, même le témoignage et le témoin. Quand nous cédons au témoignage d'autrui, c'est encore à notre esprit que nous cédons, car nous estimons définitivement que cela est raisonnable, si bien que le consentement de nous à nous-mêmes est l'unique fondement de toute rationalité aussi bien que de toute moralité humaine. » (*La Religion et la Culture moderne*, br. in-8°, Fischbacher, 1897, p. 10, par L. Sabbatier, doyen de la Faculté protestante de théologie, à Paris).

Nous n'avons pas à apprécier, pour le moment, tout ce pathos prudhommesque, mélange informe de malentendus vieux et usés et de vérités à la M. de la Palice. Bornons-nous à la question qui nous occupe : pourquoi la méthode critique et historique est-elle si bien accueillie du public qui lit M. Sabbatier ?

Rien de plus clair. Elle fait partie d'un ensemble qui remplace désormais toutes les anciennes conceptions philosophiques ou religieuses. La philosophie s'est émancipée, la morale de même, la physique aussi : de même la critique et l'exégèse. Allez dire à ces gens-là que la critique allemande est fondée sur des enchevêtrements extravagants, que pour l'établir on a torturé les textes, négligé les monuments, forcé toutes les données historiques ! Qu'est-ce que cela leur fait ? Ce sont des inconvénients inévitables dans toutes les révolutions : « il faut s'élever plus haut, voir le progrès de l'humanité et l'autonomie de la conscience. » Peut-être, en effet, diront-ils, il y a quelques défauts, « *quelques exagérations de détail,* » mais l'avenir régularisera tout cela, et le résultat définitif n'est pas douteux. On trouvera, on a déjà trouvé à peu près, un système d'histoire biblique étranger aux traditions et indépendant de l'autorité, relevant des seules lumières de la conscience. Ces lumières ont déjà sécularisé la philosophie, la morale et la physique : nous savions *a priori* qu'elles devaient renouveler de même l'histoire biblique. Les Allemands ont fait cela ; ils ont raison, sans tant examiner. — Voilà en réalité, nous ne cessons de le répéter, la grande, l'unique preuve du système documentaire. — Seulement on ne l'avoue pas.

Et nous appuyions en finissant sur l'étroitesse de ces cerveaux pédantesques que tout effarouche, tout scandalise, qui ne savent pas sortir de leur horizon borné et qui prétendent réduire Moïse et Abraham aux usages et aux convenances des Berlinois du XIXe siècle.

Tel est le résumé du travail que l'*Ami* a publié au printemps de 1897. On l'a beaucoup lu, — ce qui est le sort naturel de tout ce que publie l'*Ami*, — on l'a beaucoup critiqué, mais on n'y a guère répondu.

On s'est contenté de certaines fins de non-recevoir assez peu précises.

I. — D'abord on nous a reproché dédaigneusement de nous appuyer sur Halévy qui n'est qu'un Juif, et un Juif incrédule, ennemi du christianisme, et ne reconnaissant pas l'origine mosaïque du Pentateuque [1].

1. Mais ces défauts ou ces vices ne sont-ils pas, dans la circonstance, des qualités ? Qu'aurait-on dit, quelle pitié méprisante ne nous aurait-on pas témoignée, si nous avions cité, comme il nous était facile de le faire, des savants catholiques ? Il ne s'agit nullement ici des conclusions d'Halévy ni de ses qualités personnelles, mais de ses appréciations scientifiques : il est très compétent, personne n'ose le nier ; il n'est pas suspect de partialité, son incrédulité nous le garantit ; il nous donne complétement raison sur le point en litige : que veut-on de plus ? Il hait l'Eglise, c'est vrai, mais où a-t-on vu que la haine d'un témoin à décharge soit une raison de douter de son témoignage ? N'est-ce pas tout le contraire ?

2. Cependant, on ne peut s'empêcher de reconnaître, — car il y a des choses qui crèvent les yeux, — que les critiques d'Halévy peuvent être bonnes à quelque chose. Elles peuvent servir, nous dit-on, « à corriger certaines exagérations, » car, il faut juger le système allemand non en détail, mais « en gros. » Et on ajoute, sans autre explication, que « ceux qui ont pu suivre, *pièces en main*, la discussion d'Halévy avec Dillmann verront de quel côté est la vraisemblance. »

Nous avons bien essayé de le faire, puisque nous avons cité *in extenso* le texte de Dillmann et celui d'Halévy : le lecteur a pu suivre, *pièces en main*. Y aurait-il autre chose ? Garderait-on quelque part, sous clef, à l'usage des seuls initiés, quelques arguments triomphants qui décident de « la vraisemblance » ? En ce cas, pourquoi ne pas nous en faire part ? Il semble bien que cela en valait la peine. Quelle que soit notre incompétence, nous était-il donc impossible de suivre, nous aussi, ces raisons décisives, qui donnent si manifestement tort à Halévy et à l'Eglise ? On l'a demandé plusieurs fois et de plusieurs côtés. On le demande encore : impossible de rien obtenir, sinon des affirmations tranchantes et des personnalités dédaigneuses. On veut bien y joindre de consolantes assurances que les nouvelles doctrines ne sont pas au fond contraires à la foi, qu'elles peuvent se concilier à la rigueur avec le texte de la Bible, avec les paroles de Notre-Seigneur, avec la tradition, les enseignements de l'Eglise, en un mot qu'on peut, si l'on y tient, rester catholique en les acceptant. Eh bien, cela ne nous suffit pas. Quand un homme vient déclarer à un fils que le testament de son père est caduc, et qu'il doit abandonner son héritage, il se donne au moins la peine de montrer ses titres à celui qu'il chasse de sa maison. S'il refusait de le faire, par la raison que les titres sont trop difficiles à vérifier, et s'il se contentait de discours consolateurs, lui disant par exemple qu'on peut vivre sans maison, que beaucoup de gens n'en ont point, que le grand air est très bon pour la santé..., qui trouverait étonnant que l'enfant fît la sourde oreille et s'obstinât à ne pas déménager ? [1]

3. Parlons un peu de ces « exagérations » qu'on reconnaît à la théorie qu'on nous impose.

On avoue qu'Halévy a souvent raison, qu'il y a dans le système allemand des exagérations à corriger, et qu'il n'est véritable qu' « en gros. »

Entendons-nous bien. Ce système est-il de la science, oui ou non ? S'il en est, comme on nous le répète sur tous les tons, il ne faut pas parler d'exagérations, ni de corrections de détail. La science est ou elle n'est pas. Elle n'est pas *à peu près*. Elle est vérifiable dans les moindres détails. Peut-on supposer des exagérations en astronomie ou en physique, en épigraphie ou en histoire ? Les mathématiciens et les physiciens, les Egyptologues et les Assyriologues ne se contentent pas de choses vagues, vues de loin et qui ne sont qu'à moitié vraies. Que dirions-nous d'une loi physique ne cadrant qu'à peu près avec l'expérience, d'une inscription hiéroglyphique ou cunéiforme expliquée seulement en gros ? Nous dirions que la loi n'est pas encore trouvée, que l'inscription n'est pas encore expliquée, et, dans l'un et l'autre

[1] Il en place la composition au temps de Salomon, principalement pour cette raison que la table ethnographique du ch. X de la Gen. s'applique bien à cette époque. Qui ne voit que la faiblesse de cette dernière assertion ne diminue en rien la valeur des arguments qui prouvent la thèse générale ?

[1] Faut-il espérer que cette vive requête elle-même fera sortir nos adversaires de leur silence ? Nous n'y comptons guère. Si l'on en fait mention, — ce qui n'est guère probable, — on se contentera d'en remarquer la vivacité et de s'en plaindre comme d'un manque de « courtoisie. » Nous pouvons bien assurer cependant que toute préoccupation de personne est bien loin de notre esprit, et que nous nous mettons bien sincèrement aux pieds de ceux dont nous combattons les tendances, en respectant profondément leurs personnes. Si nous combattons les idées qu'ils patronnent, c'est dans le seul intérêt de la vérité et de la foi : de la vérité, car l'authenticité du Pentateuque, *considéré en bloc et non par morceaux*, nous paraît démontrée par les preuves les plus évidentes ; — de la foi, car cette authenticité a toujours été regardée comme un des fondements de la Révélation elle-même.

cas, nous attendons que la science soit faite. Cette exactitude minutieuse qui rend compte de tout, jusqu'au dernier iota, est même le grand criterium de la science ; et il est évident qu'elle est la seule garantie possible de la vérité [1].

4. Rien de plus. On ne nous a pas fait d'autre réponse ou du moins nous n'en connaissons pas d'autre.

On nous a accusé d'attaquer une théorie scientifique par le persiflage : mais est-ce notre faute si l'exégèse allemande est de telle nature que l'exposer telle quelle, c'est la rendre ridicule ?

On nous a reproché encore de réfuter des auteurs trop vieux. Nous avons cité un grand nombre d'auteurs contemporains ; mais il est vrai que nous avons principalement suivi dans notre discussion la Bible de Reuss, déjà vieille de quinze ans en 1897. Comment faire ? Il n'y a rien autre. Depuis un quart de siècle, on n'a absolument rien publié en France qui puisse donner une idée complète de l'exégèse allemande, et on en est encore aujourd'hui, encore en 1900, aux affirmations de Reuss, sauf certaines corrections de détail. J'ose même dire qu'il est impossible qu'on trouve autre chose, et on ne fera que répéter ce qu'il a dit, tant que le système durera.

Enfin et surtout on en appelle à l'autorité. La grande majorité des savants patronnent les idées nouvelles et ne supportent pas qu'on les révoque en doute. « Faire dater le Pentateuque de Moïse, personne n'y consentira. » Personne ! Si les rationalistes comptent seuls, cela est parfaitement vrai : personne dans le camp des ennemis de la révélation ne consentira à reconnaître dans le Pentateuque le témoignage d'un témoin oculaire, comme personne dans nos Facultés incrédules ne consent à reconnaître l'intervention de la Sainte Vierge dans les miracles de Lourdes. — Mais avons-nous besoin de leur consentement ? Et n'avons-nous pas l'habitude de nous en passer ? L'autorité des savants est infiniment respectable, mais celle de savants incrédules est fort suspecte, et spécialement celle des Allemands qui nous ont habitués à toutes les extravagances.

Voilà quel a été notre travail en 1897, et les observations qu'il a suscitées.

Aujourd'hui, toute cette controverse est finie. Si nous l'avons rappelée, c'est qu'elle est déjà bien loin et sans doute bien perdue de vue. Les articles de journaux sont un peu comme les conversations, on lit les uns comme on entend les autres, d'une manière assez distraite : ils ne laissent qu'un souvenir vague, et si on a besoin d'y revenir plus tard, il faut un peu les rafraîchir. C'est ce que nous venons de faire, trop longuement peut-être : on voudra bien nous le pardonner.

II

Tâchons de répondre maintenant à la question de notre vénérable correspondant. Que s'est-il passé depuis 1897 ?

Un double phénomène, comme disent les physiciens. Le système de Reuss a perdu comme autorité et a gagné comme assurance et comme crédit. La valeur de ses arguments est en baisse ; la confiance et le nombre de ses partisans, — du moins dans le public profane, — sont en hausse.

Je m'explique.

D'un côté, les partisans du système allemand n'ont pas produit une œuvre nouvelle, comme nous venons de le voir, ni trouvé un argument nouveau. Je ne parle pas des travaux de détail qui sont innombrables, de ces dissections microscopiques sur telle ou telle page de la Bible, pleines d'une érudition aussi inoffensive que stérile, ni de ces élucubrations romanesques où l'histoire d'Israël est transformée selon les caprices d'une imagination sans frein. Tout cela suppose la thèse démontrée, mais ne la démontre pas et n'y ajoute rien.

Nous donnons en note un exemple typique de ces élucubrations bizarres : elles peuvent servir du moins à nous montrer l'état d'esprit de nos docteurs germaniques, et à nous faire apprécier

[1] Avant de laisser ce point, que nous croyons être d'une très grande importance dans la discussion, qu'on nous permette quelques observations bien précises.

Je soutiens, sans aucune crainte d'être démenti :

1° Que si, — par *exagération*, on entend, comme je le crois, le déchiquètement du texte sacré tout entier, en petits morceaux enfilés bout à bout, selon les besoins de la critique, — ces petits morceaux arbitraires ne sont nullement un défaut, une exagération du système, mais sont le système lui-même. ON NE PEUT PAS LE CONSTRUIRE AUTREMENT, c'est *impossible*. Suivez, *pièces en main*, les allégations de Driver et de Dillmann, de Reuss et de Wellhausen, et vous verrez évidemment que tous les *critères* imaginés par la nouvelle école sont tellement *enchevêtrés* les uns dans les autres qu'il faut nécessairement pour les conserver, couper le texte de cette manière.

2° Que ces exagérations prétendues se trouvent chez TOUS les docteurs de l'exégèse nouvelle, même chez ceux qui passent pour modérés comme Dillmann et Delitzch, même chez ceux qu'on nous représente comme ouvrant des voies nouvelles, par exemple Kraetzschmar (voir ci-dessous, p. 119). Il n'y en a pas UN SEUL qui n'adopte, avec variantes personnelles, le tableau présenté par l'*Ami* (année 1897, pag. 151) ou quelque analogue. — Que penser d'une théorie prétendue scientifique qui ne peut éviter le ridicule et qu'il suffit d'exposer, telle que la donnent tous ses partisans, pour faire crier à l'exagération ?

3° On peut même dire que, si l'on voulait bien se contenter de noter dans le Pentateuque et d'attribuer à des sources différentes, certains morceaux bien suivis et nettement délimités, comme le double récit de la création, le ch. XIV de la Genèse, etc.., en ce cas les exagérations et le ridicule disparaîtraient, on se trouverait en face d'une théorie soutenable ou au moins discutable, mais la très grande partie du texte resterait en dehors, et on retomberait dans l'hypothèse ordinaire : un auteur unique et contemporain employant au besoin des documents préexistants. Il n'y aurait plus aucun motif d'imaginer des rédacteurs différents, P étroit et intéressé, qui représente les préjugés de la caste lévitique, caste qui n'a été dominante qu'au temps d'Esdras ; J, J^2, J^3, etc. , vivant dans le royaume d'Israël et animés de l'esprit des prophètes ; E... H... : tout le travail colossal de la haute critique devient inutile, le système entier croule, Moïse va reparaître.., et le surnaturel avec lui.

ce que l'Eglise ou la science ont à espérer de leurs laborieuses veilles. [1]

Quelques fantaisies de ce genre et un grand nombre d'études techniques, très estimables, sur

[1] C'est un article du *Zeitschrift fur die alttestamentliche Wissenschaft*, 16e année, p. 81, intitulé : *Der Mythus des Sodoms Ende* (le Mythe de la fin de Sodome), par Richard Kraetschmar.

Il ne faudrait pas s'imaginer que nous avons choisi cet article à dessein : il nous a été indiqué par la *Revue biblique* elle-même. On sait que cette savante publication s'est faite la propagatrice des doctrines allemandes dans le clergé français. Dans un discours solennel, lu au Congrès des orientalistes en 1897 et reproduit par la docte Revue, t. VII, p. 11, le P. Lagrange a cité l'article que nous transcrivons ici comme un témoignage autorisé des tendances de l'Ecole critique actuelle. Evidemment, s'il eût été en dehors du ton habituel de la science rationaliste, on ne l'aurait pas mentionné en si haute assemblée.

D'ailleurs, Kraetzschmar n'est pas un enfant perdu, c'est une autorité. La Revue qui publie son article est l'un des organes principaux de la science allemande. Elle est coutumière d'articles de ce genre, et celui que nous transcrivons ici, sur les indications de la *Revue biblique*, n'a rien d'anormal ni de singulier, en comparaison des autres. L'année suivante, le même recueil nous en fournit un signé Schwally, où l'on s'amuse à nous démontrer, — toujours par le même genre de preuves, des suppositions gratuites et des rapprochements subtils, — que les peuples qui habitaient la Palestine avant Abraham n'étaient que des êtres mythologiques et fabuleux, géants, mânes, etc...

Nous avions eu d'abord la pensée de le traduire mot à mot, mais on sait combien il est difficile de donner une forme française aux idées allemandes ; nous nous sommes contentés de le résumer de très près, et en conservant le plus possible les expressions mêmes de l'auteur. Il s'agit de la visite des trois anges à Abraham, et de cette scène si belle où le patriarche dispute à Jéhovah le salut de la ville coupable ; Sodome qui n'a pu offrir dix justes pour son rachat, est détruite par le feu du ciel, après que les anges eurent préservé du danger Lot et sa famille.

Voici les paroles de l'écrivain rationaliste :

« Le passage de la Genèse (xviii-1, xix-21) qui raconte la ruine de Sodome est de ceux qui sont le plus évidemment composés de plusieurs pièces disparates. Ce qui le prouve surtout, c'est le mélange du singulier et du pluriel dans tout le récit. Jusqu'ici on avait expliqué la chose en disant que Jéhovah n'étant que l'un des trois visiteurs, tantôt on s'adresse à lui tout seul, au singulier, tantôt à tous les trois, au pluriel ; mais cette explication est insuffisante, il n'y a pas besoin de le prouver *(bedarf keines weiteren Beweises)*. Le passage a été rédigé par un des plus mauvais écrivains de l'Hexateuque : on a essayé de beaucoup de systèmes, mais ils sont inacceptables, et changent beaucoup trop le texte ; il faut renoncer à regarder comme partout primitive la mention des trois voyageurs : en réalité il y a deux récits égaux en âge, et mêlés ensemble.

« Nous allons tâcher de les démêler.

« Chap. xviii. — 1re source (celle qui emploie le singulier) ; moitié du ℣ 1, ℣℣ 3, 9, 15. puis 17 à 19 et la plus grande partie du ℣ 22, enfin les deux moitiés des ℣℣ 22 (2e moitié), et 33 (1re moitié). Le long dialogue de 22 à 32 s'est *glissé* entre les deux. — 2e source : La deuxième moitié du ℣ 1 avec le ℣ 2, les ℣℣ 4-8, le dialogue 22 à 32 et les deux moitiés des ℣℣ 22 et 33. — Quant au ℣ 21, il appartient à une rédaction différente, la même qui se retrouve Gen. xi, 6, et dont le fond est nettement idolâtrique *(polytheistisch)*.

« Chap. xix. — Les seize premiers versets appartiennent à la deuxième source, sauf les mots : *duo Angeli (Schnei malhakim)* qui sont une interpolation du rédacteur, et non un changement du texte (lequel aurait eu primitivement comme plus haut *tres viri)*, car il n'y a aucun besoin d'un sujet spécial après les mots qui terminent : *ille reversus est...* Après le ℣ 13, il faut intercaler le ℣ 18 qui y est bien mieux à sa place ; et cependant on conservera, de ce ℣ 18, les premiers mots : *dixitque Lot ad eos*. Dans le ℣ 17 les quatre premiers mots hébreux *(eduxerunt eum et posuerunt eum extra civitatem)*, appartiennent encore à la 2e source ; le reste est à la première.

« La première source a donc les trois quarts du ℣ 17, les ℣℣ 19 à 22, 23 à 26 et 27. Mais ces derniers ont été brodés *(verbramt)*, et bouleversés par le rédacteur définitif. Il faut retrancher ou : *a Domino*, ou : *de cœlo*. Le ℣ 26 devrait être devant le ℣ 23, et le rédacteur l'a renvoyé trois lignes plus bas pour rendre plus vraisemblable le regard de la femme. Le ℣ 28 qui appartient à la deuxième source, avait primitivement Lot pour sujet, et non Abraham.

« Mais qu'est-ce que ces deux sources ? Elles ne sont qu'une subdivision dans la division généralement reçue : P, J, E ; toutes deux appartiennent à J. La plus ancienne peut se désigner par J^1, et la plus récente par J^2.

« Mais J^1 n'est pas un seul auteur, J^2 non plus. Comment le même homme aurait-il écrit que *Jéhovah allait descendre de son trône céleste*, et que *Rien n'est impossible à Jéhovah?* Voilà deux conceptions radicalement opposées de la Divinité, elles ne peuvent appartenir au même écrivain et à la même époque.

« Et quelle est, en résumé, l'origine et la plus ancienne forme de l'histoire de Sodome ? Le voici :

« Il y a plusieurs mythes, le mythe d'Abraham, le mythe de Lot, et, au-dessus des autres, le mythe de Jéhovah. L'idée de Jéhovah, telle que l'Ancien Testament nous la fournit, n'est pas hébraïque d'origine, mais chananéenne et païenne. Il en est de même du mythe de la création, du mythe du déluge, du mythe du paradis, du mythe de la Tour de Babel, du mythe du combat du serpent (*der Schopfungsmythus..., der Drachenkampfmythus*, etc.), qui sont d'origine païenne, et de ces anthropomorphismes si prodigués dans la Bible et regardés jusqu'à présent comme des métaphores. La preuve de cela, du moins quant à Sodome, la voici. Lorsque le Deutéronome (xxix, 22) et les prophètes font mention de la ruine de Sodome, ils emploient une forme rare, toujours la même, *mahphécath eth Sdom* qui ne peut être que très ancienne. De plus, le fait lui-même est toujours attribué à Elohim, même par des écrivains qui n'emploient presque jamais ce nom : ainsi Amos. Ce prophète nomme Dieu soixante-sept fois. Sur ces soixante-sept fois, il dit Jéhovah cinquante-deux fois, Adoni-Jéhovah dix-neuf, Jéhovah Elohéi Sabaoth cinq, et Elohim une seule, précisément à propos de Sodome. Ce qui est très ancien doit être chananéen. Elohim représente donc le dieu ou les dieux des chananéens. Donc l'histoire de Sodome est une légende chananéenne (*eine kanaanitische lokalsage)* dont le héros primitif est un dieu local, un Baal, par exemple, dont Jéhovah a hérité. — Lot, personnage étranger à Chanaan, n'y a été introduit que plus tard.

« On peut donc remonter jusqu'à l'origine de chaque mythe englobé dans cette histoire. Il y a eu d'abord une puissante éruption volcanique qui a englouti Sodome dans les temps préhistoriques. C'est là que le mythe s'est accroché (*an der die Mythe heftet)*. On retrouve dans Isaïe une peinture de la catastrophe. (xxxiv, 9).

« La première modification que lui ont fait subir les Hébreux en l'adoptant, a été d'y introduire Lot et Jéhovah, rédaction J^1. Puis il s'est augmenté de la promesse d'Abraham (xviii, 1a, 3, 9, 15), et Jéhovah étant sur la terre, on lui a fait faire un détour pour annoncer à Abraham la naissance d'un fils. Voilà ce qu'on peut attribuer à J^2.

« En même temps une autre relation se formait dont le point de départ doit être cherché dans l'esprit qui dominait dans les cercles prophétiques. On y était choqué de ce que, dans l'ancien récit, Jéhovah descend dans Sodome pour voir ce qui s'y passe, comme si du ciel il ne pouvait pas apercevoir ce qui arrive sur la terre. On trouvait aussi indigne de Dieu de commettre sa personne avec les Sodomites impies et s'exposer à leurs injures. Cela donna naissance à la version plurielle. Jéhovah demeure dans le ciel : il y sait, parce qu'il sait tout, la méchanceté des gens de Sodome, et il envoie trois anges pour renverser leur ville. C'est la notion de la transcendance de Dieu, de sa sainteté, de son omniscience, notion qui est le caractère spécifique de l'Ecole prophétique.

« Le rédacteur jéhoviste a donc devant lui la double rédaction de J^2 *(beide J^2 versionen lagen den jahwistischen Redactor vor)*. (Observez comme ce passage confirme en propres termes ce que disait l'*Ami du Clergé* en 1897, p. 151 et 152, et que plusieurs avaient

tel ou tel mot hébreu ou syriaque, sur tel ou tel texte comparé à tel ou tel autre..., voilà tout ce qui remplit le *Zeitschrift* et les autres Revues savantes.

Il n'y a rien autre. Vous ne trouverez nulle part, ni dans les annonces des périodiques, ni dans les catalogues de librairie, aucun commentaire suivi et complet qui puisse remplacer celui de Reuss, aucun essai un peu rajeuni de démonstration des théories à la mode. Sauf quelques corrections de détail qui ne modifient pas l'ensemble, on continue à copier Kuenen, Reuss, Dillmann; on ne cesse de répéter les mêmes objections, avec la même assurance et le même mépris des réponses faites tant de fois. Nous n'avons donc rien à ajouter à notre défense, puisque nos ennemis n'ajoutent rien à leur attaque.

Cependant la science orthodoxe n'a nullement rendu les armes.

Les catholiques, — et je désigne par ce nom ceux qui défendent résolument les croyances de l'Eglise, qui ne mettent pas au-dessus de tout l'autorité des Allemands incrédules, — les catholiques ont aussi leurs savants. M. Vigouroux, pour ne nommer que lui, est toujours sur la brèche. Il a réuni autour de lui comme une pléiade de jeunes hommes d'étude aussi parfaitement orthodoxes que parfaitement *au courant*; il nous donne, avec leur collaboration, une œuvre capitale, son Dictionnaire de la Bible, qui est au niveau de tout ce qui se publie en Allemagne, et où on peut trouver la réponse à toutes les difficultés des rationalistes.

En Allemagne, Keil, le grand adversaire de Dillmann et de Wellhausen, est mort depuis plusieurs années, mais ses arguments ne sont pas morts avec lui; plusieurs savants, et en particulier les RR. PP. Jésuites les ont repris, et tiennent tête vaillamment à nos adversaires.

En Amérique, Green s'est donné la mission de poursuivre pied à pied, de mettre au pied du mur, si l'on peut parler ainsi, tous nos hébraïsants rationalistes.

Nous avons longuement cité Halévy en 1897, nous ne nous sommes peut-être pas étendus suffisamment sur Green. Green est protestant, et professeur à l'université de Princeton. Il s'est donné la peine d'étudier, je ne dis pas seulement pièces en main, mais un mot après l'autre, le fameux argument tiré de la langue et du vocabulaire; et il nous démontre de la manière la plus évidente, que cet argument ne vaut rien du tout.

Les arguments apportés par les Allemands à l'appui de leur thèse favorite, peuvent se ramener aux suivants : — celui qui se tire du texte même : omissions, contradictions, répétitions, oppositions, etc...; — celui qui se tire de l'histoire des Hébreux : les Hébreux n'observent pas, ou observent mal la loi de Moïse, donc la loi de Moïse n'existait pas; — enfin l'argument *linguistique* : les différents auteurs qu'on suppose avoir collaboré à la composition du Pentateuque, se reconnaissent à leur style; ils ont chacun un vocabulaire spécial. Il y a des mots que J emploie, mais jamais E ni P, et *vice versa*, des mots à l'usage de P ou de E, jamais de J.

Les deux premiers arguments ont un défaut capital : ils sont à la portée de tout le monde; avec une connaissance assez médiocre de l'hébreu et du grec, le premier venu peut les apprécier. Grand danger pour l'autorité des « hommes spéciaux. » Et le fait est que, pour les gens qui ne sont pas savants et qui jugent par le bon sens, ces argu-

le tort de prendre pour une ironie : Le compilateur s'asseoit devant sa table, tire deux papyrus...). Il les harmonise comme pourrait les harmoniser tout autre commentateur. Par là il se débarrasse de la principale difficulté de J[2] (sing.), avec l'aide de J[1] (plur.) : l'aventure de Jéhovah à Sodome et la descente sur la terre, en ôtant XVIII, 20 du commencement pour le mettre à sa place actuelle.

« La conclusion de tout ce travail, c'est d'abord que, comme l'avaient bien vu Welhausen, Bude, Stade, pour l'histoire des temps primitifs, Budde et Albers pour celle de Josué, moi-même pour l'histoire du Sinaï, de même ici pour l'histoire des patriarches, — la source J, jéhovistique, de l'Hexateuque, comme E, la source sœur, ne sont qu'une masse extrêmement compliquée : de sorte qu'il est très insuffisant de partager J en deux. Il faut même dire que J et E sont le fruit du travail de plusieurs générations, et il n'y a rien de plus faux *(nicht irriger)*, que de supposer sous ces sigles des personnes distinctes comme on fait souvent; — secondement, il ne sera pas sans importance pour l'histoire religieuse, que l'un des plus forts anthropomorphismes de l'Ancien Testament, le repas de Jéhovah chez Abraham, ne vienne pas d'une source ancienne et primitive, mais soit le produit de l'agencement de diverses sources : R[1] ne l'a pas effacé parce qu'il ne voulait pas renoncer à la promesse d'Abraham et à son intercession. »

Je ne relèverai pas cette dernière critique, ou plutôt ce dernier blasphème. Un protestant incrédule peut bien être scandalisé à la pensée que Jéhovah a causé avec Abraham et a mangé avec lui; mais le fidèle qui a lu l'Evangile, qui a vu le Fils de l'Homme assis à la table des pharisiens, qui s'est assis lui-même à la table mystérieuse où il se donne en nourriture à son peuple, trouvera dans ces récits mystérieux autre chose qu'un anthropomorphisme grossier.

Seulement je demanderai à ceux qui nous accusent de ne citer que des auteurs vieillis : ne voilà-t-il pas chez Kraetzchmar, Reuss tout entier? la même confiance inaltérable et orgueilleuse, la même absence de preuves, sinon de preuves internes et hypothétiques, enfin le même morcellement minutieux et paradoxal, par demi versets et quarts de versets, avec accumulation de rédacteurs tardifs, émiettant deux textes écrits et placés sous leurs yeux, qu'ils conservent mot à mot, et dont ils placent les morceaux bout à bout au gré d'une thèse préconçue? Rien n'y manque, ni l'érudition, ni les rapprochements ingénieux, ni une certaine vraisemblance de détail, ni l'invraisemblance colossale et évidente des conclusions définitives.

Ajoutons surtout, — c'est le principal, — voilà les énormités où nous mène la nouvelle école, et que ne sauraient empêcher les complaisances aveugles de certains catholiques dont la bonne foi ne rachète pas l'imprudence : la Bible n'est qu'un tissu de *mythes*, Jéhovah lui-même n'est qu'un *mythe*; Abraham n'a jamais existé, et le Dieu qui l'a bénit n'est qu'une idole chananéenne mal dégrossie. Avions-nous raison de dire que les théories nouvelles sont dangereuses? Heureusement, le danger est peu redoutable, tant les preuves (nous avons absolument *tout* traduit, il n'y a absolument aucune autre preuve) sont faibles, ou plutôt sont nulles, se réduisant absolument à des suppositions romanesques.

ments ne prouvent pas grand'chose : les répétitions et oppositions ne montrent qu'un certain désordre de rédaction fort naturel; les accrocs faits à la loi démontrent que les Juifs avaient la tête dure... ou que les commentateurs ont l'imagination prompte. Et pas plus.

Reste donc l'argument linguistique : c'est la citadelle inexpugnable des *hommes spéciaux*. Celui-là, disent les initiés, vous ne pouvez pas l'apprécier : il est au-dessus de votre compétence, il faudrait savoir l'hébreu à fond, et aussi l'arabe, le syriaque, le babylonien, etc... Mais nous qui sommes compétents, nous vous assurons, foi de savants, qu'il est irréfutable : il est certain, absolument certain, que l'on trouve dans l'*Hexateuque*, trois ou quatre compositions littéraires qui ont chacune un vocabulaire, des mots, des tours de phrase spéciaux que les uns emploient toujours et les autres jamais.

Que répondre à cela? On pourrait à la rigueur ne pas répondre du tout, et attendre, pour se déclarer convaincu, d'avoir des preuves dont on puisse se rendre compte. Puisque nous sommes incompétents, permettez-nous de nous récuser. Sur un objet d'une si grande conséquence, et qui touche à tant de choses, il est impossible que la vérité n'arrive pas à se faire jour par une autre voie que la grammaire hébraïque, et de manière à être aperçue même par les gens qui ignorent l'hébreu.

Mais il y a mieux. Voici un savant, professeur d'hébreu dans une des plus célèbres universités d'Amérique, M. Green, dont la compétence est au-dessus de tout soupçon, qui se charge de répondre pour nous. Il publie un gros livre sur la Genèse où chaque mot hébreu est étudié séparément. Il y démontre par des citations précises, et il conclut nettement qu'il n'y a partout qu'une rédaction unique, que les vocabulaires prétendus sont imaginaires, que P, et J, et E emploient également les mêmes mots, les mêmes phrases, les mêmes tournures. Comme Halévy, quoique à un point de vue un peu différent, il s'adresse à Dillmann de préférence, mais il a lu tous les docteurs rationalistes, et il ne laisse pas debout une seule des affirmations de ses adversaires.

Les fervents de l'Ecole nouvelle sont-ils embarrassés pour cela? Nullement. Suivant leur étrange habitude, ils ne répondent pas plus à Green qu'à Halévy. Ils se contentent de dire que son livre « n'a pas convaincu le monde savant. » Notez que c'est le monde savant lui-même que Green a mis sur la sellette; il n'est pas étonnant que l'accusé ne se déclare pas convaincu. Figurez-vous un tribunal où les condamnations ne seraient exécutoires qu'après l'assentiment du condamné!

Donc, Halévy est trop juif pour qu'on discute avec lui, Green est sans doute trop protestant, Vigouroux trop catholique. Il faut des exégètes qui soient incrédules pour que leur parole soit écoutée : on n'admet pour critiquer le système rationaliste que des critiques qui soient rationalistes eux-mêmes.

Certes, c'est beaucoup demander.

Eh bien! cependant, cela s'est trouvé. Les extravagances palpables, l'orgueil démesuré, le parti-pris visible de l'Ecole fragmentaire sont arrivés à soulever ses partisans eux-mêmes. Depuis sept ou huit ans environ il y a, surtout en Angleterre, une forte réaction contre elle.

Il s'y est formé comme une nouvelle Ecole qui s'est étendue sur le continent et qui compte des adeptes jusqu'en Allemagne.

Cette école a son nom [1] et ses chefs, qui vont de pair avec les savants les plus considérés des deux mondes. Elle a son principe, qui est juste l'opposé de celui de la Haute Critique : faire passer l'étude des monuments avant celle du texte biblique, l'archéologie avant la philologie, les faits avant les hypothèses. Elle ne répudie pas la philologie, mais elle la fait passer au second plan. Elle accepte même, vaguement et sans les examiner, — et surtout parce qu'il n'y a rien à mettre à la place [2], — les conclusions générales de l'exégèse à la mode, tant qu'elles ne sont pas démenties par des documents contemporains, mais elle ajoute aussitôt que les documents contemporains les démentent presque toujours, que la méthode de Reuss et de ses amis est le contre-pied de la science véritable, et que toutes les conclusions de la Haute Critique sont à reprendre.

Ainsi la Haute Critique prétend que les récits génésiaques sont de vieilles légendes sans valeur historique, nées en Palestine et amenées très tardivement à leur forme actuelle : l'Ecole archéologique déclare que ce sont des récits absolument primitifs, conservés en Chaldée sous une forme polythéiste dont le récit biblique n'est qu'une version épurée et parallèle. La Haute Critique affirmait qu'Abraham n'est qu'un mythe, aussi bien qu'Isaac et Jacob : l'Ecole archéologique a démontré le caractère historique des biographies patriarchales. La Haute Critique réduisait de même à l'état de légende toute l'histoire primitive des Hébreux, la sortie d'Egypte, le séjour dans le désert, la conquête de la Palestine, le gouvernement

[1] Les périodiques les plus répandus dans l'Angleterre savante, comme *The Academy*, *The Expository Times*, font nettement la différence. En parlant de MM. Sayce, Hommel, etc., ils disent : les *Archéologues;* en parlant de Driver, de Cheyne, etc., ils disent : les *Critiques*.

[2] Donnons un exemple caractéristique de cette dispotion d'esprit. Hommel, un des plus illustres tenants de l'Ecole archéologique, est amené dans un de ses ouvrages à parler de Green et de sa critique sans pitié *(pitiless)* de Dillmann et de Wellhausen. Que lui reproche-t-il? Une seule chose. « De couper le nœud gordien, au lieu de le dénouer. » C'est assez clair : Green a raison, la chose est évidente, ses critiques de l'Ecole allemande sont justes, mais il ne propose rien pour remplacer ce qu'il démolit. Il est sous-entendu qu'il ne peut être question de revenir au surnaturel; le seul tort de Green est donc de démontrer la vanité et l'insuffisance du système rationaliste, sans rien fournir aux rationalistes en échange.

des Juges : l'Ecole archéologique a reconstitué par le menu, au moyen des sources profanes, tout l'itinéraire d'Israël depuis la terre de Gessen jusqu'à la côte arabique, elle a retrouvé Melchisédech, Jéthro, Chusan-Rasathaïm, etc... La Haute Critique professe un souverain mépris pour l'auteur du livre des Paralipomènes qu'elle accuse formellement d'avoir falsifié l'histoire dans un intérêt de parti : l'Ecole archéologique soutient que tous les événements qu'il relate sont véritables, que s'il pèche par quelque endroit, c'est par excès de scrupule, etc., etc.

Notons bien avec cela que l'Ecole archéologique est complètement rationaliste, — autant que celle qu'elle prétend remplacer et qui, en réalité, est sa mère, — autant que celle de Baur et de Renan, qui est sa grand'mère. Elle se fait gloire de son rationalisme, elle se complaît à chagriner les *Apologistes ;* elle est aussi peu chrétienne que Halévy est peu juif. Si même elle ne rompt pas absolument avec l'exégèse de Reuss, c'est que le rationalisme ne peut pas encore s'en passer tout à fait. On n'a encore rien trouvé de mieux, mais, patience, on y arrivera, on va y arriver. Telle est la marche constante du rationalisme : il évolue sans cesse, et, à chaque évolution, la forme nouvelle qu'il prend, garde quelque chose de celle qui a précédé. C'est ainsi que Reuss et Wellhausen, qui malmènent si fort les *rationalistes,* c'est-à-dire Eichhorn et Strauss, leur ressemblent encore en bien des points. De même nos *archéologues*, si pleins de mépris pour ceux dont toute la science consiste à *couper un cheveu en quatre*, conservent encore beaucoup de leurs idées.

Nous nous arrêterons un peu sur le Dr Sayce, un des plus anciens et des plus sympathiques initiateurs de la nouvelle école. C'est, de l'aveu de tout le monde, un des premiers savants de notre époque. Il n'est pas de notre camp, bien loin de là. Se séparer de nous est même son principal souci ; s'il était Français, on dirait qu'il a surtout peur de passer pour *clérical.* Chacun a sa faiblesse ; la sienne est de craindre par dessus tout que de mauvaises langues ne viennent à le confondre avec le vil troupeau des *apologistes*.

D'ailleurs, c'est un original. Je ne conseillerai à personne d'adopter à l'aveugle sa théologie, ni même son archéologie. Rien n'est moins achevé, ni même moins mesuré que sa science. [1]

Mais elle a une qualité des plus précieuses et qui lui fait pardonner bien des choses : c'est qu'elle est tout à fait sincère, tout à fait impartiale.

Cela le brouille radicalement avec nos docteurs. Il faut l'entendre leur reprocher leur morgue insolente, leur étroitesse d'esprit, la minutie de leurs remarques, la fragilité de leurs conclusions, l'*a priori* de leur méthode. Là dessus il est incomparable. Tout ce que nous disons aux Allemands, nous autres catholiques, il le dit mieux et plus fort que nous. Je cite :

« ...Les critiques ont l'air de s'imaginer que l'auteur du livre des Juges et celui des Rois étaient un professeur allemand, assis dans sa bibliothèque, au milieu de ses livres, écrivant sous l'œil d'un directeur de Revue...

« Ce qu'on peut appeler l'art de couper un cheveu en quatre a été la perte de la critique scientifique. On a exigé de ces vieux écrivains une exactitude qu'on n'aurait pas osé demander à nos histoires contemporaines. Une simple erreur de détail, une légère contradiction, une exagération a été considérée comme un motif suffisant pour ôter tout crédit à un récit. Et il arrivait parfois que l'erreur et la contradiction étaient l'œuvre du critique lui-même qui n'avait pas su interpréter le texte, ni raccorder les divers récits...

« Une cause d'erreur encore plus fréquente que la manie de couper un cheveu en quatre, a été l'habitude de tirer un argument de l'ignorance même de la critique. On a décidé qu'un renseignement était faux parce qu'on n'avait pas pu prouver qu'il était vrai. Le critique a fait de son ignorance la mesure de la crédibilité des documents anciens. Ainsi l'histoire de Melchisédech nous est arrivée isolée, aucun fragment se rapportant à cette époque n'étant arrivé jusqu'à nous : naturellement on a conclu que c'était une légende. De même la mention des rois des Hittites au siège de Samarie fut déclarée une erreur ou une invention, mais c'était la science des critiques eux-mêmes qui était en faute...

« Tout ce qui était contraire à l'opinion dominante devait être effacé, malgré la philologie elle-même. Ainsi la *plume du scribe,* dans le cantique de Débora, devenait le *bâton du maréchal.*

[1] Donnons un exemple de ces excentricités scientifiques.
Tout le monde sait que les Philistins prirent l'arche, la gardèrent quelque temps, et la renvoyèrent en l'accompagnant, entre autres présents, de cinq figurines d'or représentant des rats. La Bible en donne cette raison que Jéhovah avait envoyé chez les Philistins des rats qui avaient ravagé leurs champs. Mais cette explication toute simple ne suffit pas à notre archéologue. Il commence par nous dire que Dagon, le dieu des Philistins, est le dieu des moissons (jusqu'ici on avait cru que *Dagon* vient du mot hébreu *Dag* qui signifie *poisson,* vu surtout que nous savons, par les auteurs profanes, qu'un dieu-poisson était fort honoré dans le pays de Gaza. M. Sayce au contraire veut absolument que le mot *Dagon* vienne d'un autre mot hébreu *Dagân* qui signifie *moisson).* Or Jéhovah est le dieu de la guerre : la preuve en est qu'il s'appelle le *dieu des armées* (le sens d'*armées,* dans le sens d'armées humaines qui font la guerre, donné au mot *Sabaoth,* est tout ce qu'il y a de plus douteux). La guerre et les moissons, cela est antipathique, de même le dieu de la guerre et le dieu des moissons : et comme les rats sont aussi ennemis des moissons, il s'ensuit que le rat est l'animal consacré à Jéhovah. Si donc les Philistins offrent des rats au dieu d'Israël, c'est que celui-ci aime particulièrement les rats, comme Minerve les chouettes, et Neptune les chevaux.
On pourrait multiplier les exemples. Les suppositions les plus hardies, les hypothèses les plus risquées fourmillent dans les livres de Sayce.
Mais ces étrangetés et ces audaces qui font sourire, ne dégoûtent jamais. Il y a dans ces livres une fraîcheur de jeunesse, une franchise d'allure, qui reposent l'esprit du prétentieux galimatias de Reuss et de Kraetszchmar.

« L'OPINION D'UN THÉOLOGIEN ALLEMAND MODERNE AVAIT PLUS DE POIDS, du moins AUX YEUX DE SES DISCIPLES, que les monuments les plus positifs de l'antiquité... Ce n'est pas la faute de la critique en soi, mais des critiques ; ils ont fermé les yeux à la plus importante source de connaissances, c'est-à-dire à l'archéologie. Ils lui ont préféré des conclusions tirées d'un cercle TRÈS ÉTROIT d'études. Il est désagréable de désapprendre ce qu'on avait appris, d'abandonner ou de modifier des idées pour lesquelles on a combattu et travaillé, parce que de nouveaux documents apportent une nouvelle lumière : alors on voile, on discrédite les monuments, on refuse de les accepter à cause de certains détails sans importance qui n'étaient pas mis à leur place, ou parce que nous ne savons pas si les découvertes futures les confirmeront.

« Autrefois, les livres de l'Ancien Testament ne pouvaient s'expliquer ni s'interpréter que par eux-mêmes. C'était ce que les logiciens pourraient appeler une *enquête unique (single instance)*. Il n'y avait rien d'analogue à quoi on pût les comparer ; il ne restait aucun document contemporain qui pût éclairer leur récit. Or, UNE ENQUÊTE UNIQUE NE PEUT FOURNIR AUCUNE CERTITUDE : nous pouvons l'analyser ou la disséquer, mais nous ne pouvons établir sur elle aucune affirmation et moins encore aucune négation... Les théories fondées sur une *enquête unique* peuvent être très ingénieuses et très savantes, mais elles dépendent trop des convictions subjectives de leurs auteurs pour entraîner une conviction unanime. Et le fait est, qu'il est arrivé bien souvent que ces théories n'ont été adoptées que par leur seul auteur. Des controverses enragées se sont élevées, s'élèvent encore sur des points qui seront tranchés une fois pour toutes par la découverte d'une seule inscription... » (Sayce, *The Higher Criticism and the monuments*. Chap. I, pass.).

Si le lecteur se souvient encore de ce que nous avons écrit ici-même, dans l'*Ami*, année 1897, p. 97 et suiv., il excusera, nous l'espérons, la longueur de nos citations. C'est une satisfaction intime, et assez légitime pour notre ignorance, de voir d'aussi hautes autorités scientifiques confirmer, presque mot à mot, nos jugements. Ne faut-il pas que les défauts de la critique allemande soient bien frappants pour être saisis de la même manière par les savants les plus distingués et par les lecteurs les plus ordinaires ?

Une autre autorité de la même Ecole, M. Hommel, professeur à l'université de Munich, s'exprime aussi vivement que M. Sayce : « C'est toute la manière de comprendre l'histoire qui divise en deux camps opposés les théologiens de l'Ancien Testament. La véracité et l'authenticité d'un récit comme celui du XIVe chapitre de la Genèse entraîne le *balaiement* et la *destruction* DE TOUT LE SYSTÈME à la mode, sur la crédibilité des traditions de l'Ancien Testament ; ce chapitre sera toujours la pierre d'achoppement de tous les critiques qui ne veulent pas avouer QU'UNE SEULE LIGNE SOIT DE MOÏSE, pas même le Décalogue ou le SOI-DISANT livre de l'Alliance : naturellement ces personnes s'appliqueront longtemps encore à unir leurs forces avec la dernière énergie, quoique avec peu de succès, pour éloigner cet obstacle de leur chemin. » *(Die altisraelitische Ueberlieferung in inschriftlicher Beleuchtung*. Préface de la 1re édit.).

Ainsi voilà la guerre dans le camp des ennemis du surnaturel. Leur empire est divisé comme celui de Beelzébub. Nos enchevêtreurs, si fiers de leur science, si assurés de leur succès, sont réduits à se défendre, et la faveur du public, même du public rationaliste, commence à se partager. Tout fait prévoir une orientation nouvelle de l'exégèse incrédule, et il est à croire que, dans un certain nombre d'années, l'*Elohiste* et le *Jéhoviste*, le *compilateur* et le *Code sacerdotal*, P, E, J, H, et JE et J^2, J^3, J^4, E^2, E^3, E^4, etc., etc., etc... et toutes les inventions merveilleuses de Kuenen et de Reuss, de Wellhausen et de Kraetzchmar, iront rejoindre dans la poussière de l'histoire le *Paulinisme* et le *Pétrinisme* de Baur, et les explications rationalistes d'Eichhorn.

Pendant que l'Ecole critique perd du terrain dans le monde savant, elle en gagne d'un autre côté.

D'abord elle gagne, si l'on peut parler ainsi, comme étendue. Aux jours de sa jeunesse, elle se bornait à l'Ancien Testament. Aujourd'hui, elle s'étend peu à peu bien au delà de cet objet primitif. Elle envahit le Nouveau Testament et même la littérature ecclésiastique tout entière.

Mgr d'Hulst, — dans ce fameux article du *Correspondant* où il réclamait, avec tant d'éloquence et de candeur, le droit d'abandonner l'Ancien Testament, dont la critique nouvelle avait, croyait-il, ruiné à jamais l'autorité, — se consolait en pensant que le Nouveau conservait toute la sienne, et suffisait à lui seul pour établir le fait de la Révélation. Il en rabattrait aujourd'hui. L'Evangile est scalpé et démembré à son tour, aussi impitoyablement que la Genèse et l'Exode. Toujours dans le même but : il ne faut pas qu'il y ait des témoins oculaires des miracles de Jésus-Christ, pas plus que de ceux de Moïse. Entre les faits et les récits, entre Jésus-Christ et les Evangiles, il faut trouver la place d'un siècle entier, le temps minimum qu'on puisse exiger pour la formation d'une légende. Et toujours le même procédé : les Evangélistes se répètent ou se contredisent ; dans les deux cas, l'authenticité est impossible. Omissions, répétitions, contradictions, doublets, tout l'arsenal de M. Reuss. Doublets ! ah ! surtout doublets : ce filon est inépuisable. Jésus-Christ ne peut avoir fait deux fois la même chose ou des choses qui se ressemblent. L'Evangéliste ne peut avoir raconté deux fois le même fait. Et on ne se borne

pas aux faits. Un membre de phrase, un mot qui est répété : *doublet !...* par conséquent double source, preuve INCONTESTABLE d'une compilation tardive. Il suffit même qu'on puisse dans la même page séparer divers versets et les arranger de façon à produire l'illusion d'une certaine suite, comme on a fait pour le Déluge, et le doublet est constaté.

Les Epîtres, les Actes des Apôtres, sont traités de la même manière. Il y a telle Epître de saint Paul, pas des plus longues, qu'on partage entre deux ou trois auteurs, sans autre règle que le goût personnel de l'écrivain et sans autre limite que celle de la vraisemblance. [1]

Après le Nouveau Testament, on a porté le scalpel sur toute la littérature chrétienne : et, en effet, pourquoi se gênerait-on ?

Donnons un exemple. L'histoire des Pères du désert nous a été transmise par des auteurs à peu près contemporains, Pallade, Rufin, Cassien... Leurs récits paraissaient à l'abri de toute critique, même au sévère Tillemont. Ils viennent d'être passés au crible en Allemagne, tout comme le Pentateuque et l'Evangile, et la conclusion est qu'ils ne sont, eux aussi, qu'une composition *pseudépigraphe*. Cela est prouvé par tous les arguments habituels et pour ainsi dire classiques dans l'Ecole : il y a des passages qui se contredisent, il y en a qui se répètent. Dès lors, les renseignements qu'ils nous fournissent n'ont aucune autorité et les personnages qu'ils nous font connaître aucune existence. Saint Antoine n'est qu'un *mythe*, ni plus ni moins qu'Abraham et Jéhovah.

On voit que rien n'arrête l'intrépidité germanique.

Ainsi l'exégèse allemande, qui n'a rien gagné en autorité, — tant s'en faut, — a gagné, si l'on peut se servir de cette expression, en étendue : elle a acquis, elle acquiert chaque jour de nouveaux domaines. Qui sait si, poussant toujours plus loin, elle ne s'attaquera pas à la littérature profane après avoir conquis la littérature sacrée ? et si quelque professeur allemand ne viendra pas bientôt nous démontrer, à la suite du fameux P. Hardouin, que l'*Enéide* et *Athalie* sont des compositions *pseudépigraphes* et que Jules César n'est qu'un mythe, tout comme Abraham et saint Antoine ?

Elle gagne aussi en crédit.

[1] Voir ce que nous disions en 1897. Nous n'avons pas le temps de donner le détail de toutes les hypothèses alambiquées que les Allemands et certains Français teutonisés ont échafaudées à propos des monuments les plus vénérables de notre religion. Cependant, il serait intéressant de voir de près la *question johannine* et le *problème synoptique*, le *Proto-Marc* et *l'Evangile oral*, la 1re et la 2e édition des Actes des Apôtres, Papias et les *Logia*, etc., etc. Mais il faut se borner. Peut-être essaierons-nous quelque jour de prendre la fleur de toutes ces belles choses, et de les présenter aux lecteurs de l'*Ami*, qui nous ont donné déjà tant de preuves de leur patience.

Elle fait des progrès dans le monde, même dans le monde ecclésiastique. Bien entendu, personne ne se donne la peine de l'exposer en détail ou d'en essayer la démonstration. Cela est, paraît-il, au-dessus des forces humaines [1] ; ses partisans eux-mêmes l'avouent.

Mais on commence à s'occuper des nouvelles théories bibliques. On s'y habitue. Les plus ignorants vous disent avec un air capable : « Moi, personnellement, je n'y entends rien, mais il paraît que les Allemands ont démontré tout cela, et puisque il faudra y venir tôt ou tard, à quoi bon se faire prier ? »

Un certain vent de nouveauté et de caprice souffle sur des domaines jusqu'ici sacrés et vénérables entre tous, et au lieu de la gravité et de la retenue qui conviennent à des théologiens, on commence à sentir chez les meilleurs esprits une folle crainte de se laisser dépasser en hardiesse par les incrédules. Un commentateur appartenant à cet ordre célèbre qui a été de tout temps le rempart de la foi, se livre sur le Pentateuque aux fantaisies les plus inattendues [2]. Un autre, qui s'est fait une place dans l'enseignement classique de quelques séminaires, et qui défendait naguère contre les Allemands les traditions orthodoxes, accepte, dans un de ses derniers ouvrages, cette idée que certaines parties du Pentateuque y ont été insérées longtemps après Moïse. Pourquoi ? *On peut le supposer*, voilà tout.

En même temps, certains séminaristes, plus riches en confiance en eux-mêmes qu'en science acquise, se mettent en insurrection contre leurs professeurs, au nom de la Critique, et traitent les Pères et les Docteurs d'arriérés et d'ignorants, tout en ânonnant le *De Conscientia* et le *De Actibus humanis*. De jeunes abbés, plus familiers avec leur journal qu'avec l'hébreu et le grec, font, et de haut, la leçon aux évêques et au Pape lui-même.

Tel journal, grave et bien pensant, qui n'aurait jamais osé naguère mentionner les théories allemandes sans les réserves les plus formelles, adopte maintenant jusqu'à leur terminologie. P, J, E, D sont aussi à leur aise dans ses colonnes que dans les livres de Reuss et de Kuenen.

[1] Voir ci-après, page 133.

[2] D'après le livre des *Nombres*, Moïse frappa deux fois le rocher : ce commentateur nous déclare qu'entre les deux coups de baguette il s'est écoulé 37 (trente-sept) ans, et si le narrateur ne parle pas de ce long intervalle, c'est pour voiler et dissimuler une faute de Moïse. Le même auteur diminue arbitrairement de 100 à 1 tous les chiffres du texte biblique ; c'est, dit-il, un copiste hypocrite, *inepte pius*, qui les a gonflés : là où le texte dit 600,000, il lit 6,000 : ainsi le séjour dans le désert serait plus facile à expliquer et il y aurait moins de miracles. Pauvre raison en vérité ! Car si le miracle du séjour dans le désert diminue, le miracle de la conquête de la Palestine augmente. Je ne sais vraiment d'ailleurs si le séjour de 20 à 30,000 personnes dans le désert de Tih est plus explicable naturellement que celui de 2 à 3,000,000.

Mais où n'allons-nous pas avec cette exégèse d'imagination ? Il est vrai que le R. P. est Allemand, et un peu d'excentricité semble à sa place au delà du Rhin. Plaise à Dieu seulement que l'excentricité allemande ne vienne pas gâter le vieux bon sens français !

Qu'on nous permette de mentionner ici, en la désignant tout simplement et loyalement par son nom, une Revue dont l'autorité scientifique est des plus sérieuses et dont les rédacteurs joignent à la vertu, et aux intentions les plus pures, une compétence incontestée. Plus un guide est habile et plus sa réputation est grande, plus sa direction peut devenir dangereuse si elle manque de rectitude ou seulement de prudence.

III

En 1895, la *Revue Biblique* croyait encore que le Pentateuque est l'œuvre de Moïse [1], que « l'hypothèse jéhoviste et élohiste, assez saisissante dans la Genèse, perd de sa probabilité à mesure qu'on avance dans le Pentateuque [2], » que « les théories de la critique moderne ne sont que des hypothèses appuyées sur d'autres hypothèses, qui ont leur source première dans l'incrédulité [3]. »

Je ne résiste pas au plaisir de transcrire ici une page entière de la docte Revue (année 1895, p. 232).

« Ce n'est donc point par fidélité à des thèses absolues que nous résisterions à la critique de Cornill. Mais il est impossible de ne pas voir la faiblesse et l'insuffisance des preuves sur lesquelles s'appuient ses conclusions. Les livres écrits il y a trois mille ans sont jugés d'après les règles que suivrait aujourd'hui un esprit cultivé, sans tenir compte du génie oriental qui se plaît dans les répétitions, qui ne se choque pas des contradictions apparentes, qui n'enchaîne pas rigoureusement ses pensées, en un mot qui n'a pas les habitudes d'esprit que nous avons reçues de l'influence grecque. Bien souvent même LES PREUVES FONT ABSOLUMENT DÉFAUT, et c'est le ton d'assurance avec lequel sont prononcés LES ORACLES AU NOM DE LA SCIENCE, ou les formules : « Il est évi- « dent, tout juge impartial voit, etc.., » qui doivent couvrir la PAUVRETÉ SCIENTIFIQUE de plus d'une affirmation. Ce qui frappe le plus le lecteur attentif du livre de Cornill, c'est le vice de raisonnement qui est à la base de tout le système. Les livres antérieurs à la captivité contiennent de fréquentes mentions de la loi ; les livres des Rois répètent à chaque page que Salomon et la plupart des autres rois ont péché en immolant sur les *bâmoth,* ils racontent la réforme religieuse d'Ezéchias, un siècle avant Josias ; les livres de Samuel et des Juges parlent du tabernacle, de l'Arche d'alliance, des pèlerinages réguliers qui s'y font, du grand-prêtre, etc.; le livre de Josué mentionne à plusieurs reprises *la loi écrite par Moïse*, et rapporte l'incident significatif de l'autel bâti par les tribus transjordaniques. Or, d'après la critique, tous ces faits ne sont pas historiques, tous ces témoignages sont inacceptables, tous ces textes sont des interpolations. Car, peu de temps avant et surtout après l'exil, toute l'histoire d'Israël fut refaite pour être mise en harmonie avec les supercheries d'Helcias et d'Esdras. Mais sur quoi se base cette grave affirmation que les documents de l'histoire d'Israël ont été falsifiés ? Sur le fait que la prétendue loi mosaïque n'a été donnée à Israël qu'après l'exil ; toute mention qui en est faite auparavant est donc nécessairement une falsification. Mais comment prouve-t-on que la loi est postérieure à l'exil ? Par le témoignage de ces mêmes livres expurgés par la critique, et qui, ramenés à leur forme primitive, ne contiennent pas un mot de la loi. C'EST UN CERCLE VICIEUX PUR ET SIMPLE... » Signé : Pelt.

C'est ce que nous avons toujours dit, seulement M. Pelt le dit mieux et avec plus d'autorité. Qui croirait que c'est là un extrait de la *Revue Biblique,* il y a cinq ans ?

Avant la fin de cette même année, s'opère dans la savante Revue un revirement complet. Les théories allemandes qui étaient cinq ou six mois auparavant si peu probables et si pauvres en arguments, deviennent aussi évidentes que le soleil ; l'authenticité des livres de Moïse devient une erreur évidente et palpable.

Et cette conviction si fraîche s'exprime aussitôt avec un aplomb, une âcreté qui seront désormais le ton habituel de la Revue, quand il s'agira d'auteurs catholiques :

« Le P. de Humm. fait de VAINS EFFORTS pour rajeunir la vieille théorie de l'unité des documents... Avant Moïse le livre de la Genèse n'existait pas ; sa rédaction est même CERTAINEMENT postérieure au libérateur d'Israël..., il faut se faire vraiment AVEUGLE VOLONTAIRE pour ne pas reconnaître, par exemple, dans le récit du déluge, un double récit parallèle... C'est EN VAIN QU'ON RECULE devant l'acceptation de la théorie des doubles documents... Nous perdons un temps précieux en vaines discussions, en ARGUTIES, pour dire le mot... »

On voit que la docte Revue, si chatouilleuse sur l'article de la courtoisie [1], garde toute la sienne pour nos ennemis.

[1] Cf. *Rev. Bib.*, tome IV, pass.

[2] Ib., p. 57. L'article est signé : Lagrange. Cet article dit absolument ce que nous disons. La fin de l'alinéa est intéressante à citer, surtout à comparer avec les affirmations du même auteur, t. VIII, p. 23. Il faut, nous dit-il ici, « commenter le Pentateuque en suivant le texte pas à pas, tout en donnant pour la solution des problèmes, la préférence aux témoignages historiques, lorsqu'on en trouvera d'assez rapprochés pour être de vrais témoignages, ou d'assez autorisés pour suppléer à la distance, comme l'autorité sacrée du Sauveur ou des écrivains inspirés... » C'est le même qui, en août 1897, écrira résolument que la parole du Seigneur *(Moyses in quo speratis)*, « ne prouve rien touchant l'ensemble du Pentateuque. »

[3] Ib., p. 297. Il s'agit du compte rendu d'un livre de Green. On pourrait à la rigueur dire que cette phrase exprime l'opinion de Green lui-même ; mais l'auteur la fait manifestement sienne, par tout le ton de son compte rendu.

[1] Voir plus bas, page 131.

Depuis lors, elle n'a pas varié, elle n'a même cessé d'enchérir.

En 1896 et les années suivantes, elle se met à employer la nomenclature rationaliste, P, J, E, D, etc., mais avec une certaine réserve, et en avertissant le lecteur que ce n'est qu'une manière de parler : affaire de s'entendre.

En 1899 et 1900 l'évolution est achevée : l'Elohiste, le Jéhoviste, le Code sacerdotal paraissent à leur aise et sans la moindre restriction. La théorie allemande est adoptée, non seulement en gros, mais en détail, et dans l'histoire de la marche dans le désert, par exemple, on sait très bien à quelle *source* appartiennent tel ou tel verset. Le R. P. aurait dû seulement nous informer du système qu'il suit : il aurait dû, comme Driver, nous présenter sa table, où nous aurions pu voir quels versets il coupe en deux ; ou bien, comme Budde, nous donner une édition coloriée où la bigarrure du papier rendît saisissante la multitude des sources [1].

Il aurait dû surtout, ce semble, nous faire connaître les motifs qui avaient déterminé son évolution et l'avaient rendue si prompte et si complète.

Soyons justes : deux ou trois fois, depuis cinq ans, il a essayé de le faire.

En août 1897 se tint à Fribourg un congrès des orientalistes et des biblistes. Toute l'Allemagne rationaliste y accourut. Les catholiques y furent représentés. Halévy et Hommel y parurent et y prirent à partie le système documentaire. Ils le poussèrent si bien que ses partisans durent faire appel aux principes rationalistes, absolument comme dans nos Chambres françaises un ministre sectaire, mis en minorité, en appelle aux engagements franc-maçonniques. Il fallut avouer qu'au fond la science n'est qu'un prétexte, et que l'Evolutionisme, la négation du surnaturel est le but.

Le R. P. Lagrange, à qui sa science éprouvée faisait une place à part, voulut, si l'on peut parler ainsi, jouer le rôle de conciliateur. Il composa un travail très soigné sous ce titre plein de promesses : *Les sources du Pentateuque ;* il le lut dans le congrès, et le fit paraître, en janvier 1898, dans sa Revue.

Si jamais nous avions espéré trouver une démonstration ou au moins une exposition satisfaisante du système allemand tracée par une plume impartiale, c'est le jour où ce titre nous est tombé sous les yeux. On va voir si notre attente a été remplie.

Voici le résumé de l'article :

« Astruc, un français, a supposé le premier que Moïse s'est servi de documents préexistants : c'était ouvrir la porte au morcellement de tout le Pentateuque [1]. Ce morcellement est aujourd'hui admis universellement par les *hommes spéciaux*. Quelques-uns résistent encore, mais *sans émouvoir le monde savant*. Les catholiques n'ont donc qu'à se rendre ; on leur conseille de le faire de bonne grâce. Depuis le temps où saint Augustin et saint Jérôme discutaient sur la sainte Ecriture, il y a toujours eu des controverses dans l'Eglise, et l'amour de la tradition ne doit pas empêcher le progrès. »

Cela est dit en quatre pages. Pas d'autre explication ni d'autre démonstration. L'autorité des savants allemands suffit. Le reste de l'article (il a seize pages) est uniquement employé à concilier le dogme chrétien avec ces décisions infaillibles. Le vénérable auteur s'évertue à prouver longuement que nous ne sommes nullement tenus à regarder Moïse comme l'auteur du Pentateuque : ni le texte lui-même, ni la Tradition, ni l'Evangile ne nous y obligent. S'il est écrit en toutes lettres : *Dieu a dit à Moïse, Moïse a écrit dans le Livre...*, il faut savoir lire entre les lignes ; c'est une *fiction juridique* attribuant à un fondateur tout ce que ses successeurs ont dit en son nom. Si Jésus-Christ a attribué formellement la loi à Moïse, Jésus-Christ ne prétendait pas faire de la science : la personne de Moïse n'est qu'à la surface, il ne s'agissait que de la loi elle-même, et non pas de son auteur. Si la tradition reconnaît une révélation mosaïque, il faut distinguer : il y a deux traditions, la *littéraire* et l'*historique*. La tradition historique, celle-là nous devons la défendre ; mais la tradition littéraire, c'est-à-dire l'authenticité mosaïque proprement dite du Pentateuque, on peut la rejeter. Quant à la valeur historique des récits, « ce point est délicat ; » mais après tout, au lieu du seul Moïse, nous avons trois personnages P, J et E (d'après Kraetzchmar, il faudrait dire dix ou vingt

[1] On sait que Budde, exégète allemand fort considéré, vient de nous donner une édition de la Bible en couleurs. Ainsi les livres de Samuel sont imprimés de cette manière : J^1 sur fond blanc, J^2 sur fond rose, E^1 bleu foncé, E^2 bleu pâle, P pourpre, D vert, et trois autres sources plus récentes, jaune, orangé clair et orangé foncé : total, dix couleurs. — Je cite les livres de Samuel, je pourrais citer n'importe quel autre : car d'après les opinions allemandes, J, E, P... n'ont pas seulement composé chacun une Genèse, un Exode, etc.., mais encore un livre de Josué, des Juges, de Samuel, des Rois, etc. ; de sorte que la littérature hébraïque tout entière est en partie double, triple, quadruple et décuple. Ces bibles, en habit d'arlequin, ne seront pas, plus tard, une des moindres curiosités du XIXe siècle.

[1] Le vénérable auteur fait ici une confusion très regrettable, et malheureusement très fréquente sous sa plume, entre deux conceptions profondément différentes : l'une, celle d'Astruc, que Moïse dans l'histoire des origines s'est servi de traditions anciennes ; l'autre, celle de Kuenen et de Reuss, que l'œuvre de Moïse n'est pas de Moïse, mais a été compilée par un anonyme tardif qui a pris le nom de Moïse. Rien de plus opposé que ces deux manières de voir. Il est tout naturel que Moïse se soit renseigné quelque part pour raconter une histoire déjà vieille de mille et deux mille ans, et cela ne diminue en rien la véracité et l'autorité de son livre. Il n'est au contraire ni naturel ni croyable que le Pentateuque et la Bible entière soient l'œuvre de faussaires enchevêtrant des légendes sans autre garantie que leurs préjugés, et il saute aux yeux qu'un recueil si mal garanti n'a aucune autorité quelconque.

personnages) : « N'avons-nous pas, pour assurer l'histoire d'Israël, trois témoins au lieu d'un[1] ? » Et puisque Moïse est digne de foi quand il nous raconte l'histoire des patriarches, qui vivaient de longs siècles avant lui, pourquoi pas le Jéhoviste et l'Elohiste quand ils nous racontent celle de Moïse, plusieurs siècles après sa mort[2] ?

Voilà tout l'article. Pas le moindre argument [3].

Je laisse au lecteur le soin de juger toute cette rhétorique. On dit qu'elle a eu beaucoup de succès dans certains grands séminaires, et qu'elle y a tourné bien des jeunes têtes. Quant à moi, je ne l'examine même pas : avant de chercher si les théories allemandes sont compatibles avec la foi catholique, je veux savoir avant tout si ces théories sont démontrées. Voilà la vraie question. Je ne veux pas m'abandonner à l'aveugle à l'autorité des *hommes spéciaux*. Je me méfie des savants, surtout allemands, et fussent-ils unanimes, ce qui n'est pas, leur autorité est pour moi assez légère.

Et je suis fortement enclin à penser que, lorsque on refuse de donner des raisons, c'est qu'on n'en a point de présentables.

* * *

Ainsi ce premier manifeste peut se définir en une phrase : c'est un appel bruyant fait à l'Eglise de passer dans le camp ennemi avec armes et bagages, sans connaître ni les conditions ni les motifs de cette capitulation. Il paraît que la lecture en fut saluée dans le congrès par des applaudissements chaleureux : cela se comprend.

Peut-être la savante revue eut-elle quelques scrupules et trouva-t-elle elle-même un peu leste ce procédé sommaire d'imposer au monde entier des théories si étranges, sans se donner la peine de fournir aucun argument à l'appui.

[1] Cela ne rappelle-t-il pas le paysan du bon La Fontaine qui, à coups de cognée, fit trois serpents d'un?

[2] On est stupéfait en lisant de telles choses. Si nous croyons à l'histoire des patriarches racontée par Moïse, ce n'est pas évidemment qu'un récit composé tant de siècles après l'événement ait aucune certitude par lui-même, c'est que nous savons, par les quatre autres livres du Pentateuque, que Moïse est digne de foi, que Dieu lui a parlé, qu'il l'a inspiré, et par conséquent a garanti ce que Moïse a écrit. Mais quelle garantie peuvent nous offrir le Jéhoviste et l'Elohiste, personnages inconnus et intéressés? Les légendes populaires qu'ils ont ramassées ne peuvent avoir que la valeur qu'ont toutes les légendes.

[3] Je ne compte pas comme arguments la mention de la fable d'Esdras et la difficulté de l'unité du sanctuaire, qui sont plutôt des ornements de style et des figures de rhétorique. L'anecdote d'Esdras est une légende juive dont nos auteurs seraient les premiers à faire fi, si elle leur était contraire : il est étrange que les mêmes hommes qui reprochent aux catholiques d'abriter l'Eglise derrière la synagogue, abritent leur rationalisme derrière les fables du Talmud. La question de l'unité du sanctuaire est une des objections les plus rebattues par les incrédules, mais ils avouent eux-mêmes que les catholiques et M. Vigouroux en particulier y ont répondu d'une manière suffisante. Ne faut-il pas être bien à court d'arguments pour n'en fournir qu'un *auquel on a répondu suffisamment?*

Dans un article publié vers la fin de 1897 — après la tenue du congrès et avant la publication de l'article de janvier 1898, — et dont le titre paraissait promettre tout autre chose, elle essaya de donner à ses lecteurs un commencement de preuve.

C'est un travail — très intéressant d'ailleurs — sur la chute de l'homme et le péché originel. Incidemment, et comme commentaire du texte génésiaque, l'auteur nous donne un aperçu de la thèse qui a ses sympathies... et des preuves qui la démontrent. Une démonstration du système documentaire faite par un religieux ! un religieux de la valeur du P. Lagrange ! Jugez, ami lecteur, si nous y avons couru.

Nous allons dire ce que nous avons trouvé.

Pour éviter le soupçon d'affaiblir le texte que nous discutons, nous allons, suivant notre habitude, le citer *in extenso*.

L'auteur, après avoir expliqué comment la savante Allemagne partage la Genèse et les livres suivants entre plusieurs sources différentes, continue, distinguant les diverses preuves qui établissent la vérité du nouveau système par les lettres grecques α, β, γ, δ, ε... :

« α. Le nom divin employé n'est pas le même. Le premier auteur est qualifié par les Allemands de *Code sacerdotal*, P *(Priester codex)*, nom qui ne convient pas parfaitement et qu'il faut bien employer à cause de l'usage : ce qui montre, soit dit en passant, que nous gagnerions à prendre les devants sur nos adversaires dans le travail de la critique. Il emploie le nom d'Elohim exclusivement jusqu'à Ex. VI, 2.

« L'autre auteur emploie le nom de Jahvé. Mais nous aurions tort de croire que tout est là, et que nous avons renversé le système des sources en expliquant — et comment ! — le changement des noms divins. Ce n'est là qu'un indice, et qui ne suffit pas toujours ; aussi a-t-on plus de peine à distinguer le Jéhoviste J, de l'Elohiste E, que de l'œuvre fondue de J et de E (J E) du *Code sacerdotal*, qui cependant après Ex. VI, 2, se sert couramment du nom de Jahvé.

« Pour la partie que nous avons étudiée, la partie Jéhoviste ou Jahviste se distingue de toutes les autres par l'emploi simultané de Jahvé-Elohim. Il est assez raisonnable de croire qu'ici Elohim a été ajouté par le rédacteur pour éviter ce qu'il y avait de choquant dans le changement du nom divin pour la première fois. Cette harmonisation a été poussée plus loin par les LXX qui ont seulement ὁ Θεός dans quelques cas. (II, 5, 7-9, 21 s. ; III, 22).

« β. Si l'on se sert de cet indice du nom divin pour former deux groupes de textes opposés l'un à l'autre, on s'aperçoit que chacun des deux groupes contient une série d'histoires parallèles à celles de l'autre : création, déluge, dispersion, vocation d'Abraham, tout cela est raconté deux fois. Ce fait INCONTESTABLE augmente singulièrement la portée assez médiocre de la différence des noms divins. Ainsi dans la partie qui nous occupe,

on fait paraître de nouveau l'homme, les plantes, les animaux, la femme. Il n'y a pas identité, — quelle serait alors l'utilité des deux récits ? — mais il y a récits différents de faits qui sont les mêmes en substance : cela n'indique-t-il pas deux auteurs différents ?

« γ. L'étonnement augmente lorsqu'on constate que dans chaque groupe, le style, constant avec lui-même, diffère de celui du groupe opposé. Par exemple, P calque son déluge sur la création. Le déluge, occasionné par la rupture des eaux supérieures, amène un nouveau chaos ; une nouvelle loi élémentaire, une nouvelle bénédiction : J ne fait aucune allusion au premier chapitre, mais plutôt au troisième.

« δ. Ce n'est pas tout. Il y a une catégorie de mots propres à P et de mots propres à J. Dans chaque période, cela est peu saillant : l'auteur n'a-t-il pas le droit de varier son style ? Sans doute, mais le varier toujours de la même manière avec accompagnement de nom divin différent, de récit parallèle, de style spécial, cela n'est pas naturel. L'hypothèse qui s'impose est celle d'auteur différent. Dans notre cas, les mots jéhovistes sont *Happa'am, Ba'abour*, *Lebilthi, Mah zoth ?...* etc.

« ε. Enfin, dans chacun des deux groupes, la manifestation de Dieu est sensiblement autre. Le plus familier des deux, le Jéhoviste, est peut-être le plus sublime et le plus profond, mais il faut avouer qu'il ne recule devant aucun anthropomorphisme.

« Tandis qu'Elohim agit en donnant des ordres, Jahvé se met personnellement à l'œuvre : il forme l'homme et les animaux, souffle la vie dans les narines de l'homme, plante des arbres, amène les bêtes vers l'homme, prend une de ses côtes et bouche le trou, bâtit la côte en femme, se promène à la brise du soir, fabrique des tuniques de peau... Dans ce cas particulier, on pourra ERGOTER, dire que cette familiarité marque l'amour de Dieu pour l'homme innocent, etc. Mais si le nom de Jahvé a ici pour but de marquer la condescendance de Dieu, pourquoi employer dans les autres péricopes où il figure, un certain style, une certaine série d'expressions ? D'autant que Jahvé et Elohim jouent le même rôle de Dieu juste dans l'histoire du déluge. Mais alors pourquoi la même sublimité dans le rôle d'Elohim au déluge et partout, tandis que Jahvé ferme la porte de l'arche, etc. ?

« La théorie documentaire FORMÉE DE CE QUINTUPLE NŒUD sera difficilement rompue. TOUT AU PLUS PEUT-ON DISCUTER CERTAINES CONCLUSIONS, CERTAINES DATES ET CERTAINES CONSÉQUENCES. Car, il faut bien le dire, ce qui l'a rendue si longtemps suspecte aux catholiques, c'est d'une part qu'il leur répugnait de voir un auteur sacré faire usage de sources écrites [1], et d'autre part que trop souvent les critiques prenaient pour base de prétendues contradictions, et semblaient ainsi prêter à l'auteur le oui et le non, et par suite l'erreur dans l'un des deux cas... »

Voilà tout ce que la docte Revue a publié, depuis cinq ans, comme démonstration du système qu'elle a soudainement adopté [1]. Ce n'est pas long, il faut l'avouer, et c'est là une grande supériorité du R. P. sur l'indigeste et volumineuse composition de M. Reuss. Mais c'est la seule. Je dois avouer franchement ma déconvenue. En lisant l'article du vénérable religieux, il me semblait lire du Reuss tout pur : même confiance imperturbable d'un côté, même faiblesse de preuves de l'autre.

Nous allons examiner cela. Certes, nous n'avons pas la prétention ridicule de nous égaler au R. P. Lagrange. Sa science est au-dessus de toute comparaison, comme son zèle et sa vertu au-dessus de tout soupçon. Mais la science ne met pas à l'abri du préjugé : au contraire. L'astrologue de la Fontaine était sans doute un savant de première force : cela ne l'empêcha pas de tomber dans le puits. Un paysan ignorant, qui aurait passé par là, aurait pu l'avertir, et en cela il lui aurait rendu service.

Je prie donc le R. P. de recevoir mes innocentes critiques comme un témoignage de mon profond

[1] Encore cette misérable confusion entre ces deux idées si différentes : que Moïse s'est servi de sources écrites, et que le Pentateuque n'est qu'un ramassis de légendes ! Nous, catholiques, n'avons *aucune répugnance* à supposer qu'un auteur inspiré ait utilisé des documents préexistants : cela est arrivé même TRÈS SOUVENT aussi bien dans le Nouveau Testament que dans l'Ancien, et le moindre séminariste le sait ; mais nous *répugnons très fort* à croire que le Pentateuque est l'œuvre apocryphe de quelques scribes inconnus. Ne déplaçons pas la question, mon R. Père !

[1] J'omets quelques perles éparses çà et là dans le reste de l'article. En voici deux dont je ne voudrais pas priver les lecteurs de l'*Ami*.

« On peut supposer que primitivement, dans la description du paradis terrestre, il n'y avait pas deux arbres, comme dit le texte, mais un seul, pourquoi ? par cette raison décisive que chaque arbre à son tour est placé *au milieu* du jardin. Or, il ne peut y avoir qu'une seule chose *au milieu ;* si un arbre y était, il est clair que l'autre n'y était pas » (page 343). Et voilà comment la géométrie illumine l'exégèse ! — Dans un autre endroit, le R. P. nous apprend que l'authenticité du Pentateuque n'est qu'une gêne pour l'exégèse orthodoxe. « Loin d'être un danger, » le système qui déclare le Pentateuque apocryphe « est la meilleure arme pour exempter d'erreur les écrivains inspirés. » Qui s'en serait jamais douté ? Voici comment cela arrive. L'Eglise n'admet pas qu'il y ait des contradictions dans la Bible, mais les *hommes spéciaux* l'admettent et on sait quelle est l'autorité des *hommes spéciaux*. Restons donc au moins dans le doute, et supposons qu'il y en ait. Dans l'hypothèse où le récit inspiré est l'œuvre d'un seul auteur, pas de remède ; la contradiction est une erreur pure et simple. Mais si au contraire, c'est un compilateur tardif qui a enchevêtré des récits qui se contredisaient, « il est impossible de supposer qu'il a pris la responsabilité des deux versions, et qu'il les enseigne tous les deux : en réalité il nous laisse le choix. » — Résumons cela. Les *hommes spéciaux* ont découvert des contradictions dans la Bible ; or qui dit contradiction dit erreur : la foi est en danger. Mais les mêmes *hommes spéciaux* ont aussi découvert que la Bible n'est qu'un ramassis de pièces étrangères l'une à l'autre, assemblées par un individu qui ne savait pas ce qu'il faisait. Or pour se contredire, il faut savoir ce que l'on dit. Donc point de contradiction, point d'erreur : la foi est hors de danger. — C'est vraiment admirable !

dévouement, et une marque de cette charité mutuelle qui doit unir entre eux les membres de l'Eglise, fussent-ils aux deux extrémités sur l'échelle de la science.

α) Le R. P. veut donc nous démontrer que l'œuvre de Moïse n'est qu'un aggloméràt formé avec des écrits anonymes mis en pièces et enfilés bout à bout. Pour cela il choisit les quatre premiers chapitres de la Genèse.

Je ferai observer d'abord que c'est se faire la part belle, et prendre, comme dit le proverbe vulgaire, le blanc du poireau : les quatre premiers chapitres de la Genèse, comme nous l'avons dit souvent, ont une physionomie toute spéciale. Ils contiennent réellement deux récits : le premier finit nettement à II, 4, et ne contient aucun verset qu'on soit obligé d'attribuer à l'autre source. A son tour le second récit est d'une seule haleine, bien lié, sans aucune interruption puérile. Il y a véritablement entre les deux une différence sensible de ton, de langage, même de vocabulaire. Aussi, chose tout à fait extraordinaire et même unique dans l'espèce, les critiques sont ici unanimes [1]; tous les docteurs rationalistes s'accordent, et l'unanimité des savants qu'on nous allègue, menteuse et illusoire partout ailleurs, est ici parfaitement réelle [2].

[1] Nous ne voulons pas dire que les critiques ne s'accordent sur rien autre : au contraire, ils s'accordent sur beaucoup de choses *en gros* et *à peu près*. Mais il n'y a certainement aucun autre passage de cette longueur, où l'accord soit complet et précis jusque dans le détail. — Or, en fait de science, l'*à peu près* ne compte pas et ne signifie rien, il n'y a que les détails qui comptent. L'accord en gros et à peu près ne montre qu'une chose, c'est qu'on aurait grande envie de s'accorder.

[2] Faut-il donc, demandera-t-on, passer condamnation sur les trois premiers chapitres de la Genèse, et admettre, pour ceux-là du moins, l'existence de deux *sources* préexistantes ? La plupart des savants, catholiques ou non, qui défendent l'authenticité du Pentateuque, ne le concèdent pas.

Quant à nous, s'il est permis à un novice de donner son avis après tant de savants hommes, nous ne serions pas aussi affirmatifs : l'hypothèse d'Astruc, appliquée au récit de la création, nous semble fort vraisemblable. On ne voit pas pourquoi Moïse n'aurait pas transcrit deux anciens récits qui se complètent l'un l'autre. Il y a d'autres passages de la Genèse qui sont dans le même cas : ainsi le ch. XIV où il est question de Chodorlaomor et de Melchisédech. Le style tout particulier de ce morceau, sensible à ceux mêmes qui n'ont qu'une médiocre connaissance de la langue hébraïque, la précision et l'exactitude des noms et des faits absolument inconnus et indifférents à Moïse, suggèrent naturellement la pensée que Moïse a eu à sa disposition des documents écrits. D'ailleurs quoi de plus naturel ? Sans doute, Dieu n'a pas pris la peine de révéler surnaturellement les noms des rois d'Elam et de Sodome ; il faut donc bien que l'auteur sacré les ait trouvés quelque part.

Remarquez que ces exemples, loin de favoriser les théories bizarres de Reuss et de Wellhausen, les condamnent. Admettre dans le texte génésiaque des espèces de citations de sources beaucoup plus anciennes que Moïse lui-même, surtout si ces citations se rapprochent de documents babyloniens d'une très haute antiquité, c'est évidemment fournir un argument très fort en faveur de l'antiquité du Pentateuque lui-même, et renverser de fond en comble le système des légendes populaires compilées au temps d'Helcias ou d'Esdras. Nos docteurs ne s'y sont pas trompés, et rien ne leur est plus antipathique que cette conception.

Le R. P. mentionne ensuite trois autres récits en partie double et, pour employer ses expressions, *parallèles*, c'est-à-dire trois récits empruntés à deux écrivains différents qui répètent la même chose : le déluge, la dispersion et la vocation d'Abraham.

1. Le déluge.

Nous avons cité en entier, en 1897, l'interprétation de Reuss comme le type de la critique rationaliste. Rien de plus ingénieux et de plus arbitraire. En découpant par petits morceaux le récit biblique, et en joignant ces petits morceaux, on arrive couci-couci à faire deux récits du déluge, plus ou moins estropiés ; on pourrait arriver tout aussi bien à en faire trois ou quatre, et il y a des endroits où le découpage est si difficile, si invraisemblable, que les pauvres savants ne s'entendent plus du tout.

Quelle différence entre l'histoire du déluge et celle de la création ! Dans celle-ci nous voyons deux récits placés tout simplement à la suite l'un de l'autre ; dans l'autre nous tombons en plein dans les enchevêtrements. Nous voyons apparaître les versets coupés en deux, les mots d'une source intercalés au beau milieu des phrases d'une autre. Dans l'histoire de la création, la séparation des deux récits est si nette et si visible que personne n'hésite ; dans celle du déluge, les coupures sont si extraordinaires, si forcées, que chaque auteur a son système à lui ; les plus avisés, comme Driver, donnent leur langue au chat, si l'on peut employer cette expression familière, et se contentent d'écrire sans rien spécifier : « *ici le texte est de P, mais il y a plusieurs mots empruntés à J.* » N'est-ce pas joli comme précision scientifique ?

D'ailleurs l'Assyriologie paraît devoir trancher définitivement le débat. On a retrouvé dans les monuments cunéiformes, non seulement le déluge, mais l'arche et même la colombe. Bien entendu qu'il ne se trouve dans ces antiques récits aucune trace d'*élohisme* ni de *jéhovisme* [1]. Le texte de la Genèse pourrait fort bien n'être qu'une transcription épurée et inspirée d'une vieille tradition chaldéenne [2].

[1] Les Allemands s'efforcent actuellement de reporter le *jéhovisme* et l'*élohisme* dans les monuments cunéiformes, comme ils s'efforçaient naguère de reporter le *paulinisme* et le *pétrinisme* dans les écrits de saint Irénée et de saint Justin, mais avec encore moins de succès.

[2] On peut expliquer très naturellement cette persistance d'antiques traditions chaldéennes, assainies et purifiées, dans les livres de Moïse, par ce fait qu'Abraham, l'ancêtre commun de la nation, était chaldéen, surtout si l'on pense qu'on le regardait comme un prophète et un ami de Dieu, ayant des rapports fréquents et personnels, si l'on peut parler ainsi, avec Jéhovah. Ses enseignements ont dû être conservés religieusement par ses descendants, et la première partie de la Genèse aurait pour garant Abraham lui-même. Une pareille conception fait sourire de pitié les rationalistes et leurs élèves. Elle ne nous en semble pas moins très naturelle, surtout comparée aux extravagances de leur propre système.

D'ailleurs on sait aujourd'hui par les briques de Tell-Amarna qu'à l'époque d'Abraham comme à celle de Moïse, l'influence *littéraire* de la Chaldée était prédominante en Palestine.

Quant à savoir si c'est Jéhovah ou Elohim qui ferme la porte de l'arche, nous pourrions négliger ce détail sans grand scrupule ; mais nous pouvons y en opposer un autre beaucoup plus important. L'idée de créer s'exprime dans le récit de la création par deux mots : *Barah* (faire de rien), et *Iatsar* (façonner) : le premier se trouve dans le récit *Elohiste*, et le second dans le récit *Jéhoviste*. D'après les écrivains rationalistes, ces expressions sont caractéristiques des deux sources : *Barah* dénote la main de P, fait partie du vocabulaire de P. Or dans le commencement du récit du déluge, que tous les rationalistes attribuent à J, on trouve le mot *Barah*. Ce qui prouve, contre l'affirmation du R. P. et de toute l'école allemande, que le narrateur Jéhoviste du déluge connaissait l'Elohiste et parlait son vocabulaire, ou plutôt qu'il n'y a jamais eu d'Elohiste ni de Jéhoviste, sauf peut-être dans le récit de la création.

2. Outre ces deux récits *parallèles*, la création et le déluge, le R. P. nous en cite deux autres : la dispersion des peuples et la vocation d'Abraham. Ceci devient sérieux ; il faut avouer en effet que si réellement, dans l'espace de dix ou douze pages, on pouvait trouver quatre histoires, toutes les quatre racontées deux fois, d'une manière bien distincte et bien reconnaissable, toujours dans le même ton et dans le même style, — l'hypothèse du double texte acquerrait une certaine vraisemblance.

Etudions cela.

D'abord, le récit de la dispersion.

Voici de quoi il s'agit. Au ch. XI de la Genèse, se trouve l'histoire bien connue de la tour de Babel : la Haute Critique l'appelle le récit jéhoviste de la dispersion. Rien de plus juste, c'est Jéhovah qui y paraît. Voyons l'autre.

Le chapitre X qui précède contient, comme on sait, l'énumération des peuples descendus de Noé. Ce chapitre est attribué par nos docteurs à P (qui est le *premier Elohiste*), non que son style et son langage aient rien de particulier, ou que son *vocabulaire* rappelle de près ou de loin le récit de la création, chap. I : il ne contient pas même le nom d'Elohim [1]. Si on l'attribue à P, c'est uniquement par le parti-pris universel de lui attribuer toutes les généalogies. Prendre dans un livre d'histoire les généalogies, les mettre ensemble en ôtant le reste, et publier qu'on a découvert une des *sources* du livre, est-ce de la science ? En tout cas, c'est une science facile.

Voilà donc le chapitre X, attribué à P. Maintenant il faut y trouver un récit de la dispersion en opposition avec celui du chapitre XI, qui appartient à J. Voici comme on procède. Le chapitre X contient trois fois une mention très succincte de la dispersion des peuples : la première et la troisième fois, pour résumer ce qui précède, sous cette forme très simple : « C'est d'eux que se sont divisés tous les peuples et toutes les nations... c'est d'eux que se sont divisées les nations sur la terre après le déluge.., » la seconde fois, pour donner en passant l'étymologie du nom de Phaleg, ainsi appelé « parce que la terre fut divisée de son temps. » Voilà tout.

C'est là ce que la Haute Critique appelle le *récit élohiste* de la dispersion.

Qui ne voit combien tout ceci est peu sérieux ? Le texte sacré est parfaitement suivi. Au chapitre X, il nous donne l'histoire abrégée de toute la race humaine depuis le déluge; dans ce résumé se trouvent quelques allusions rapides à la dispersion des peuples. Puis, au chap. XI, vient l'histoire bien détaillée de cette même dispersion. Cela peut-il s'appeler un double récit ? Suffit-il de trouver dans un chapitre quelque mention d'un épisode relaté dans un autre chapitre pour déclarer que l'épisode est raconté deux fois et par deux auteurs différents ? que cela est démontré, *indiscutable*, assez démontré, assez indiscutable pour jeter l'inquiétude dans les consciences, et rompre en visière avec les croyances du genre humain ?

Ces allusions du ch. X formeraient-elles un récit à part, pour cette raison qu'elles seraient en contradiction avec le récit du ch. XI ? En quoi ? La dispersion mentionnée au ch. XI n'a-t-elle pu être celle-là même qui fut l'origine du nom de Phaleg ? Et Phaleg n'a-t-il pu recevoir son nom à l'époque où les hommes bâtirent la tour de Babel et quittèrent la plaine de Sennaar ? Pourquoi pas ?

En tout cas, appuyer une thèse aussi considérable que celle que soutient la R. B. sur des arguments aussi... légers, c'est raide : n'est-ce pas ?

3. Reste le quatrième *récit parallèle* : la vocation d'Abraham. Allons-nous trouver ici quelque chose de plus convaincant ?

Je vais transcrire le texte biblique tout entier : il est assez court pour que ce ne soit pas embarrassant. XI, 31-XII, 6.

« XI, 31. Tharé prit son fils Abram, et Lot fils d'Aran, son petit-fils, et Saraï, sa bru, femme d'Abram son fils, et les fit sortir de Ur de Chaldée

[1] Non seulement le ch. X ne contient pas du tout le nom d'Elohim, mais il contient deux fois le nom de Jéhovah : les critiques s'en tirent par leur procédé habituel qui est de la dernière simplicité : les versets 9 et 10 qui ont le mot Jéhovah sont une interpolation. — On voit ce que valent les affirmations du R. P. : « Si l'*on se sert de cet indice du nom divin pour former* deux groupes de textes opposés... Varier toujours son style avec *accompagnement de nom divin différent*, de récit parallèle, de style spécial, cela IMPOSE l'hypothèse d'auteurs différents... » Or ici il n'y a AUCUN nom divin différent (au contraire le nom divin est le même), et le reste du style n'a absolument rien de *spécial*. Veut-on tromper quelqu'un ? et profiter de ce que le commun des lecteurs ne lit pas l'hébreu ?...

Au ch. IX qui précède, les noms d'Elohim et de Jéhovah sont mêlés de la manière la plus embarrassante pour les critiques. Il est évident que dans ce passage, comme ailleurs, l'auteur de la Genèse emploie le nom de Jéhovah quand il parle du peuple élu et de la vérité révélée, et le nom d'Elohim quand il s'agit du monde profane : Green démontre cela longuement, et d'une manière si complète que Driver lui-même avoue qu'il a raison. Sans doute le R. P. dirait qu'il *ergote;* mais il vaut mieux ergoter, que donner de mauvaises raisons, et ne pas répondre aux arguments qu'on vous oppose.

pour les faire aller dans la terre de Chanaan. Ils vinrent jusqu'à Haran et y habitèrent. Et les jours de Tharé furent de deux cent cinq ans, et il mourut à Haran. Et Dieu dit à Abram : Sors de ta terre, et de ta parenté, et de la maison de ton père, et viens dans la terre que je te montrerai. Je ferai de toi un grand peuple, je te bénirai, je glorifierai ton nom, et tu seras béni. Je bénirai ceux qui te béniront, et je maudirai ceux qui te maudiront et en toi seront bénies toutes les générations de la terre. Abram partit donc, comme le Seigneur le lui avait commandé, et Loth alla avec lui. En sortant de Haran, Abram avait soixante-quinze ans. Il prit Saraï sa femme, et Lot, le fils de son frère, tout le bien qu'ils possédaient, et les personnes qui leur étaient nées à Haran ; et ils partirent pour aller dans la terre de Chanaan. Lorsqu'ils y furent arrivés, Abram alla jusqu'à un endroit appelé Sichem... »

Voilà tout le texte, traduit aussi exactement que possible. Sentez-vous, ami lecteur, la nécessité de couper ce texte en deux ou en trois ? Trouvez-vous évident qu'il est composé de deux ou de trois documents étrangers l'un à l'autre ?

Je vais tâcher de guider votre inexpérience.

Les critiques, comme on peut bien penser, ne s'entendent pas du tout sur les divisions et les subdivisions qu'ils introduisent dans le chapitre XII. Mais voici ce qui paraît assez accepté : coupez le texte à deux endroits : XI, 32, après ces mots : *mourut à Haran,* et avant ceux-ci : *Et Dieu dit à Abram.* Puis au milieu du verset XII, 4, après ces mots : *Lot alla avec lui.* Le commencement et la fin sont le partage de l'Elohiste, le milieu est le lot de J.

Mais pourquoi ce partage ? Même style, même langage des deux côtés ; rien qui rappelle les idiotismes des premiers chapitres ; encore ici le nom d'Elohim est absent. Quelle raison y a-t-il ?

Au fond, il y en a une, qu'on n'ose guère dire, parce qu'elle est tirée uniquement du système lui-même. Les généalogies appartiennent à P, les bénédictions appartiennent à J, il fallait donc faire deux morceaux, l'un pour P, l'autre pour J. Excellente raison pour les initiés, tout à fait nulle pour les autres.

Il y aurait, au contraire, beaucoup de raisons de suivre le texte tel qu'il est. D'abord le récit est très bien suivi, et il n'y a aucune histoire au monde qu'on ne puisse, à volonté, partager en deux ou trois de cette manière. Tharé conçoit la pensée d'aller en Chanaan, il quitte donc Ur et va à Haran. Il s'arrête là et y meurt. Dieu intervient alors directement, s'adresse à Abram, lui ordonne de continuer le voyage, en se réservant de lui en indiquer le terme précis, et en commençant à lui manifester ses grandes destinées. Sur cet ordre, Abram réunit sa famille, arrive à Chanaan et vient jusqu'à Sichem où Dieu l'attendait. — Quoi de plus simple et de plus naturel ?

De plus la soudure des deux récits imaginés par la critique est bien mal réussie, et le résultat définitif est plus que médiocre. Evidemment la seconde moitié du ℣ XII, 4 : *En sortant de Haran,* n'est pas la suite du ℣ XI, 32 : *Tharé mourut à Haran.* Il manquerait quelque chose. Tharé meurt, Abram s'en va, cela ne se suit pas. Dans le ℣ XI, 32, on voit bien qu'Abram est allé à Haran avec son père, mais il n'est pas question qu'il en soit sorti ou qu'il doive en sortir ; dans le ℣ XII, 4, il sort, il est en train de sortir. Ce mot : *En sortant, au moment où il sortait* [1], suppose clairement le départ d'Haran et l'ordre de Dieu qui le motive, c'est-à-dire tout le passage XI, 1-4[a], prétendu *jéhoviste,* qui est précisément ce qu'on veut supprimer.

C'est tellement manifeste que la plupart des commentateurs rationalistes avouent qu'il y avait dans le texte primitif de P quelques phrases qui ont été supprimées par le compilateur définitif [2]. Mais alors, ne vaudrait-il pas mieux s'en tenir à l'unité du texte ?

Ainsi des quatre récits *parallèles* proposés par la docte Revue comme preuve démonstrative et *indiscutable* du système documentaire, que reste-t-il ?

Un seul, classique pour ainsi dire, et réellement assez fondé, celui de la création, qu'on peut admettre ou rejeter, mais qui est la condamnation du système, tant il diffère du reste ; un autre, celui du déluge, horriblement tiré par les cheveux ; les deux derniers n'existent même pas.

Quant aux autres preuves, elles sont encore plus faibles.

b) Les deux auteurs, le jéhoviste et l'élohiste, ont un vocabulaire à part. Nous savions cela depuis longtemps, Kuenen et Reuss nous l'avaient appris. Le R. P. a la bonté de nous en citer quatre mots, les mots jéhovistes *Happa'am*, *Ba'abour*, *Lebilthi*, *Mah zohth.*

Hâtons-nous de nous transporter au texte lui-même : les quatre mots indiqués se trouvent en effet dans la partie jéhoviste du récit de la création et ne se trouvent pas dans l'autre partie : ici le R. P. a raison.

Mais ces mêmes mots se trouvent-ils dans les trois autres récits ? Evidemment, c'est là l'important. S'il y a d'autres passages, suffisamment longs et caractérisés, se rapportant à la même *source* et employant largement et exclusivement ces quatre mots ; et si, d'un autre côté, ces quatre mots sont uniformément exclus de tous les passages attribués aux autres sources, sans que cette exclusion puisse s'expliquer par un parti-pris des critiques eux-mêmes, ou par les nécessités de

[1] Le mot hébreu suppose cette mention antérieure encore plus clairement que le français.

[2] Plusieurs nous apprennent même ce que contenait le passage supprimé. On comprend que nous n'ayons ni le temps ni le goût d'entrer dans le détail de ces hypothèses greffées sur d'autres hypothèses.

la parole humaine qui varie ses expressions selon les objets,... voilà un commencement de preuve en faveur de la thèse du R. P. [1]

Voyons donc ce qu'il en est.

En fait, ces mots ne paraissent pas *du tout* dans les trois récits parallèles, déluge, dispersion, vocation d'Abraham [2]; et par contre ils paraissent dans une foule de passages qui ne sont nullement jéhovistes [3]. Il n'y a qu'à ouvrir une Bible hébraïque, y lire attentivement ces trois récits, pour voir que le style et le vocabulaire de chacun est toujours le même [1], ne varie nullement d'un bout à l'autre, et surtout n'a aucun rapport quelconque avec le style des premiers chapitres de la Genèse.

C'est donc absolument la même chose que dans le paragraphe précédent : β n'a rien ajouté à α. Tout se réduit à l'histoire de la création : la critique n'a rien autre chose à citer. Il y a réellement entre le premier chapitre de la Genèse et les deux chapitres suivants une différence dans le style, comme dans l'emploi des noms divins, mais cette différence ne se continue pas dans le reste du livre, voilà le fait.

On nous pardonnera de ne pas nous arrêter longtemps sur les autres arguments, γ, δ, ε... C'est de la pure fantaisie, « pour dire le mot. » Il est parfaitement vrai, comme dit le R. P., que l'auteur élohiste du déluge connaît le premier chapitre de la Genèse dont il répète les expressions : l'*abîme (Thehoum)*, et les *eaux supérieures*. Mais il est absolument faux que l'autre, le jéhoviste, ne le connaisse pas, comme nous l'avons fait voir au sujet du mot *créer (Barah)*.

Quant à cet ingénieux rapprochement entre la bénédiction que reçoit la création et la bénédiction que reçoit Noé en sortant de l'arche, je n'ai rien à dire. On irait loin avec une pareille méthode : s'il faut un auteur spécial pour les bénédictions, il en faudra sans doute un autre pour les malédictions, et combien d'autres encore !

Il y a encore le caractère différent donné au personnage de Jéhovah et à celui d'Elohim : Elohim est plus sublime, il agit en donnant des ordres, Jéhovah se permet tous les anthropomorphismes. — Je pourrais répondre que cette différence dans les noms qui désignent la divinité, se trouve dans d'autres livres et dans d'autres langues. Ainsi, dans nos sermonnaires français on appelle Dieu Eternel et Tout-Puissant, on l'appelle aussi Sauveur et Rédempteur. L'Eternel est plus sublime, le Sauveur se permet certes beaucoup d'anthropomorphismes. Il n'est cependant venu à la tête de personne d'attribuer ces sermons à des rédacteurs différents, compilés par un rédacteur tardif. Mais je me garderai bien de dire cela : ce serait *ergoter*. — Je me contenterai d'une observation banale que mon sévère contradicteur ne

[1] Je dis un commencement de preuve, car une preuve fondée sur quatre mots ne saurait être regardée comme bien complète.

[2] Excepté le mot *Ba'abour* qui se retrouve une fois dans l'histoire du déluge. Comme ce mot est d'un usage courant, cela ne prouve pas grand chose.

[3] Voir Green, *Unity of the book of Genesis* (pp. 24, 118, 276, 242, 185). L'auteur américain a eu la patience de compter combien de fois chaque mot allégué par la critique a été employé dans le texte inspiré, et il a démontré que presque tous ces mots se trouvent indifféremment dans tous les lots.

Il a fait là-dessus des découvertes amusantes. Ainsi le mot *Happa'am* est indiqué par tous les rationalistes allemands comme caractéristique de J, et on vient de voir que le R. P. Lagrange le met en tête de sa liste. Or, voici ce qu'il en est. Le mot *pa'am*, au pluriel *pa'amim*, signifie *fois*, une fois, deux fois, trois fois, etc. Or l'idée de *fois* ne se trouve dans aucun des passages adjugés à P, sauf dans un seul endroit : *six fois* et *sept fois*, et là il emploie, comme les autres, le mot *pa'am* qui est l'expression ordinaire en hébreu. Faut-il dire que *pa'am* est caractéristique de J jusqu'à 6 exclusivement, et que P savait dire 6 et 7 fois, mais non 1, 2, 3, 4, 5 fois ? — J'ai peur qu'on ne m'accuse derechef de ridiculiser à plaisir l'Ecole critique ; mais je ne fais que traduire Green, que le premier venu peut vérifier.

Ba'abour est un mot qui ne s'emploie que dans le style narratif, mais il se rencontre chez tous les auteurs et dans toutes les parties du Pentateuque, aussi bien dans E que dans J. Rien d'étonnant qu'il ne se trouve pas dans P, à qui on a refusé à peu près tout ce qui sort de la chronologie et des généalogies.

Lebilthi est d'un usage universel. De l'aveu de tout le monde, on le trouve dans J, dans E, dans D, dans JE, même dans P. Certains auteurs, voulant à toute force que P ne l'ait pas employé, proposent de couper les phrases de P où on le rencontre en attribuant toute la phrase à P, et le seul mot *Lebilthi* à une interpolation postérieure. Ce serait le comble de l'enchevêtrement ! Voyez-vous d'ici cet excellent compilateur transcrire une phrase tout entière, et y effaçant malicieusement le mot *non* ou *nullement* qu'écrit son auteur, pour le remplacer par la négation favorite de l'autre auteur ?

Mah zohth ? Quoi donc ? Interpellation familière qui cadre mal avec les généalogies et les secs comptes rendus de P, mais qui se trouve presque aussi souvent dans E que dans J.

— Que le lecteur n'oublie pas surtout que, sous le rapport des noms divins différents, P et E, c'est la même chose. L'*Elohiste* est celui qui emploie le nom d'Elohim, comme le *Jéhoviste* est celui qui emploie le nom de Jéhovah : il a été partagé en deux sans aucune raison que les besoins de la cause. Si nous n'entrons pas dans cette distinction dont le R. P. ne nous parle pas, parcequ'il ne saurait pas sur quoi l'appuyer, il reste ceci que je le défie de nier : c'est que les quatre mots qu'il cite *Happa'am*, *Ba'abour*, *Lebilthi*, *Mah zohth*, se trouvent *aussi souvent* dans les parties qui emploient le nom d'Elohim que dans celles qui emploient le nom de Jéhovah. Que reste-t-il alors de son argument ? C'est de l'*indice du nom divin* qu'on s'est servi pour former ces groupes de texte, ces *péricopes* remarquables par une certaine série d'expressions, un certain style : or les expressions qu'il indique lui-même se rencontrent également avec les deux noms divins, sans aucune différence. Si ce n'est pas une vraie mystification, du moins cela y ressemble beaucoup.

Il est probable qu'en choisissant ces exemples, il n'a pas choisi ce qu'il avait de plus faible. Si donc ce qu'il nous propose est si peu démonstratif, qu'on juge de ce qu'il ne nous propose pas !

[1] Ce n'est pas à dire que certaines pages de la Genèse ne se distinguent nettement du reste par leur style. Le récit du déluge a vraiment son vocabulaire, le chapitre XIV aussi ; mais ce vocabulaire n'est ni celui de J, ni celui de E, ni celui de Reuss, ni celui du P. Lagrange. Ce sont certains mots répétés tout le long du texte, sans aucun égard aux attributions de la critique, aussi bien dans les parties dites élohistes que jéhovistes, et qui ne se retrouvent plus dans le reste du livre. Ces mots sont les plus essentiels du récit, comme *arche*, *déluge*, etc. : les savants archéologues, aussi bien que les catholiques y voient une preuve frappante de l'antiquité et de l'unité du livre. Quant aux docteurs rationalistes, si pointilleux sur les nuances, ils sont ici tout à fait muets ; il ne savent apercevoir que ce qui favorise leurs idées, ou plutôt il ne voient dans un texte que ce qu'ils y ont mis eux-mêmes.

saurait contester : l'Ecole allemande tout entière, et le R. P. comme les autres, avouent l'insignifiance du *critère* tiré des noms d'Elohim et Jéhovah : autrement dit, ils reconnaissent que le nom de Jéhovah se trouve souvent sous la plume de l'Elohiste, c'est-à-dire du sublime, et le nom d'Elohim, quoique moins souvent, sous la plume du Jéhoviste, c'est-à-dire de l'anthropomorphiste. Que devient alors le caractère différent de Jéhovah ou d'Elohim ? Le même nom représente alternativement les deux personnages, et le même auteur prend successivement les deux caractères. N'est-il pas clair que c'est le même auteur qui, ayant hérité des deux appellations, les applique à tour de rôle, selon ses idées et ses goûts ?

D'ailleurs, il faut rendre justice au R. P. Il paraît faire peu de cas lui-même de son argument. Il prévoit qu'on *ergotera*, qu'on dira que le nom de Jéhovah exprime certains sentiments ; et il répond d'avance, en ce cas : « Pourquoi employer dans les mêmes péricopes un certain style, une certaine série d'expressions ? » Tout se réduit donc, en dernière analyse, au style et aux expressions. Et comme nous venons de voir que ce style et ces expressions se réduisent à rien du tout, tout le système revient à rien du tout. Il n'y a pas à insister.

Cela valait-il la peine d'employer ces formules olympiennes : « Ce quintuple nœud sera difficilement rompu, et tout au plus pourra-t-on discuter quelques points de détail » ? Le quintuple nœud ne résiste guère, et cette démonstration si demandée, si attendue, ne prouve guère que la faiblesse de la thèse elle-même. Il n'est pas étonnant que ses partisans fuient la discussion, et que le seul argument qu'ils aiment à présenter, soit leur propre autorité.

. . .

Tout le monde, on le pense bien, ne fut pas satisfait de l'évolution de la savante Revue et des raisons par trop sommaires qu'elle donnait pour la justifier.

En 1898 et 1899, les *Etudes religieuses* publièrent des articles très sérieux, où le péril des nouvelles doctrines était nettement signalé.

On ne traite pas les PP. Jésuites comme l'*Ami du Clergé*. La R. B. se crut obligée à une réponse quelconque. (Oct. 1899).

Quelconque est le mot, car la réponse peut se résumer dans cette déclaration peu satisfaisante : Nous ne voulons pas répondre.

Voici l'analyse de l'article.

On commence naturellement par cette monotone affirmation de l'autorité infaillible des savants allemands. « L'accord essentiel s'est fait depuis longtemps parmi ceux qui professent les opinions les plus opposées : la distinction du Deutéronome comme ouvrage distinct, la détermination d'un autre ouvrage qu'on nomme *Code sacerdotal*, l'existence d'un récit parallèle composé nommé l'Elohiste-Iahwiste. Entre l'Elohiste et le Iahwiste, la distinction est souvent impossible sans que l'existence des deux puisse être contestée... »

Puis on nous assure que la véracité historique n'a rien à craindre de la déchéance de Moïse. On a encore un peu d'inquiétude, mais pour l'inspiration seulement. « S'il n'y avait d'autre difficulté que celle que soulève le R. P. (c'est-à-dire la ruine de toute certitude historique de la révélation mosaïque), ce serait un jeu de la résoudre... » Il suffira que les sources, ou du moins une des sources, ait été écrite « peu après les faits et avec des documents contemporains. »

Serait-ce donc que la rédaction de ces sources ou de cette source aurait eu lieu peu après la conquête, au temps de Josué ou de Phinées par exemple ? Il saute aux yeux que ce serait là la rentrée en scène de Moïse lui-même. Les critiques allemands voudront-ils le permettre ? Ce serait, nous pouvons le dire, une puérilité de l'espérer. Tout au plus, les plus osés consentiraient-ils peut-être à faire remonter quelque maigre partie du Livre saint jusqu'à Salomon, David, peut-être Saül. Mais quelle autorité peut avoir un récit fait 400 ou 500 ans après l'événement ? Des listes de noms propres, des anecdotes peuvent se conserver pendant des siècles, et on les accepte à condition qu'elles ne contiennent rien de miraculeux ; mais évidemment nous avons besoin de plus que cela pour les événements prodigieux relatés dans l'Exode.

Ainsi, le savant Dominicain restera aussi isolé que nous dans ce monde scientifique, dont l'autorité lui est si chère ; il nous demande le sacrifice de nos traditions, j'allais dire de nos croyances, sans pouvoir même nous promettre en échange l'approbation de ces hommes *spéciaux*, qu'il fait sonner si haut.

Du moins, nous donnera-t-il de bonnes raisons ? Et puisque c'est un *jeu* pour lui de résoudre les difficultés qui nous épouvantent, va-t-il enfin jouer largement et à fond ce jeu si nécessaire ?

Bien loin de là. On ne nous donnera aucune raison, nous n'en sommes pas capables : on nous le déclare formellement. Le R. P. écrit : « Donnez-nous en quelques mots les preuves de la théorie documentaire, dit-on quelquefois, comme on demanderait à apprendre l'arabe en vingt leçons. Restez chez vous, dites que vous n'y êtes pas, prenez de la peine, c'est le seul moyen... Nous pensons que les explications précédentes suffisent à prouver que nous ne prétendons nullement ébranler l'objectivité de l'histoire de Moïse. » C'est tout. Ainsi le R. P. veut bien assurer ses contradicteurs qu'il n'a aucune intention hérétique : grâce à Dieu, nous le supposions. Mais, pour le reste, nous n'avons qu'à embrasser la théorie qu'il nous propose, sans demander aucune démonstration : ce serait aussi ridicule de notre part que de prétendre apprendre l'arabe en vingt leçons.

Vous donc, catholiques fidèles, habitués à respecter jusqu'au moindre iota la parole de Dieu ;

prêtres et religieux, qui trouvez dans la méditation du texte divin votre soutien et votre consolation ; évêques, témoins et docteurs de la foi, écoutez tous cette question : pouvez-vous *rester chez vous, dire que vous n'y êtes pas, prendre la peine* d'étudier l'allemand, de lire toutes les élucubrations indigestes des rationalistes contemporains ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien ! il ne vous reste qu'une chose à faire : fermez les yeux, baissez la tête et faites un acte de foi aux docteurs de Giessen et de Berlin : le P. Lagrange vous les garantit.

Il est vrai que d'autres, très grands savants aussi, disent le contraire ; que le P. Lagrange lui-même, qui nous les présente, n'est nullement d'accord avec eux ; que ceux qui ont *pris la peine* d'étudier à fond ces maîtres infaillibles n'y ont trouvé que « cercle vicieux et défaut absolu de preuves », comme Halévy, Green, Vigouroux et la *Revue biblique* elle-même en 1895, ou « parti-pris aveugle et cheveux coupés en quatre, » comme Sayce et Hommel. Il est vrai que ces théories sont bien jeunes pour être si assurées et que l'Allemagne, après avoir changé trois ou quatre fois d'exégèse dans l'espace d'un siècle, a mauvaise grâce à proclamer sa propre infaillibilité..., peu importe. Contentons-nous de savoir que « l'accord s'est fait depuis longtemps parmi ceux qui professent les opinions les plus opposées, » et que désormais « l'existence du Iahwiste et de l'Elohiste ne peut plus être contestée. » Mais ne prétendons pas demander des raisons. Pour parler crûment et clairement, nous sommes trop bêtes pour qu'on nous en donne [1].

Et le système, même revu et corrigé par le P. Lagrange, sera-t-il pleinement rassurant pour nos consciences catholiques ? — Hélas ! il est permis d'en douter. Je continue l'analyse de l'article. Tout se réduit à de vagues à peu près. Voici ce qu'on nous dit : « Si l'histoire que l'on établira, par le moyen d'une source, contemporaine ou à peu près, contient tous les faits *principaux*, toutes les institutions *dans les grandes lignes*, si elle a été écrite peu après les faits et en tout cas avec des documents antérieurs et contemporains, si ces faits sont ceux que racontait l'histoire traditionnelle, manifestement nous n'aurons pas changé cette histoire... »

Que penser de ces mots restrictifs, « faits *principaux*, ... institutions *dans les grandes lignes* » ? Sans doute c'est qu'on ne garantit aucun détail. Ainsi les Israélites sont réellement sortis d'Egypte, ils ont passé dans le désert, ils ont reçu une loi dans les environs du Sinaï, ils avaient un chef appelé Moïse, et ce Moïse a eu une part considérable dans leur exode et dans leur loi... : le R. P. espère fortement nous conserver tout cela, à la barbe des *hommes spéciaux*. Fort bien. Mais comment tout cela s'est-il passé ? Descendons au détail : voilà ce qui nous intéresse. Dieu s'en est-il mêlé ? Y a-t-il eu du surnaturel ? Et nous, chrétiens, pouvons-nous appuyer sur cette révélation antique notre révélation relativement moderne ? Il nous importe fort peu, en vérité, qu'il y ait eu jadis dans un coin de l'Asie un homme appelé Moïse, un peuple dit israélite, une montagne du Sinaï et une loi proclamée près de cette montagne : ce qu'il nous faut, c'est que Moïse soit l'homme de Dieu, son peuple le peuple de Dieu, sa loi la loi de Dieu. Et il n'y a que le détail qui puisse l'établir. Dieu a-t-il gravé sa loi sur la pierre, et l'a-t-il publiée du milieu de la nuée ? Le peuple a-t-il traversé l'abîme à pied sec, et a-t-il été baptisé dans la mer Rouge ? A-t-il été nourri du pain céleste et a-t-il bu l'eau du rocher, figure du Christ ? Voilà ce que nous avons besoin de savoir. Qu'on ne l'oublie pas, la question n'est pas une question d'archéologie savante, comme serait l'histoire de l'Inde ou de la Grèce primitive, c'est de notre foi qu'il s'agit. Elle est fondée sur le miracle, et si le miracle disparaît, elle cesse d'exister, et le miracle ne peut s'établir que par un détail très précis et tout à fait authentique.

[1] Outre le motif tiré de l'incapacité de ses contradicteurs, le R. P. en ajoute un autre, tiré de leur manque de courtoisie. « Si nos explications suffisent à des contradicteurs courtois, nous en avons une satisfaction sincère, nous ne voulons pas seulement faire allusion aux autres. » Cette phrase nous semble malheureuse : si vos contradicteurs discourtois sont des ennemis, mon R. P., leur impolitesse ne vous dispense nullement de leur répondre, vous auriez l'air de chercher un prétexte pour fuir. Si ce sont des amis, vous devez les éclairer, et leur rusticité ne vous en dispense pas.

Jamais Bossuet, ni saint Augustin, ni saint Paul lui-même, n'ont attaché une importance principale à la courtoisie, ni ménagé les épithètes. A leurs yeux les intérêts supérieurs qui étaient en cause primaient tout le reste : il fallait dire les choses clairement, crûment même au besoin. Boileau, dans l'intérêt, au fond très secondaire, de la littérature et du bon goût, s'est cru permis d'appeler un chat un chat et Rolet un fripon. Je ne crois pas que Rolet ait trouvé cela très courtois.

En fait personne n'a ces scrupules. Il y a quelques mois, dans une réunion solennelle d'économistes, on se mit à traiter une question brûlante, celle de la dépopulation de la France. Le sujet était épineux, les opinions très divergentes, la contestation fut vive. On ne se ménagea pas les épithètes. « M.***, disait un des interlocuteurs, propose *des chiffres fantaisistes, dénature le programme*, soutenir son opinion c'est *sottise, blasphème, lâcheté*, il dit des choses *ridicules...* » (*Réf. sociale*, 1899, p. 898, 905). Je ne vois pas que la discussion ait été arrêtée pour cela. Et que serait-il arrivé si celui qui était ainsi qualifié avait déclaré ne pas vouloir répondre à cause de l'impolitesse de son contradicteur ? On aurait dit qu'il se dérobait... et on aurait eu raison.

Ici le sujet discuté est mille fois plus important ; il s'agit de ce que nous croyons partie essentielle, ou au moins fondement nécessaire de notre foi. Si le R. P. avait laissé la discussion dans le huis-clos d'un cercle de savants, il pourrait exiger les formes raffinées d'un tournoi académique ; mais il l'a portée, il ne cesse de la porter de la manière la plus bruyante devant le public. Nous donc, public, nous formons la galerie, juge, et, malheureusement, enjeu de la lutte. Le R. P. ne peut se dérober, pour des questions de pure forme, à la responsabilité redoutable qu'il a assumée : il faut qu'il combatte à ciel ouvert, et qu'il vainque sans choisir ses armes.

Ajoutons, bien doucement, que cette courtoisie si vivement réclamée n'est guère de mise que pour nos ennemis, et que les catholiques en bénéficient bien peu. Le R. P., qui ne veut pas faire seulement d'allusion à ceux qui lui demandent des raisons, ne se gêne pas pour traiter les auteurs catholiques d'*aveugles volontaires*, d'*ergoteurs*, et leurs raisonnements d'*arguties*.

Les miracles ! Dieu n'a cessé d'en fournir, s'accommodant aux dispositions de chaque génération successive. Il a spécialement entouré la révélation mosaïque de preuves éblouissantes : un prophète maître de la nature et disposant pour ainsi dire de la toute-puissance divine, — un peuple entier qui est témoin de sa mission surnaturelle et dont l'existence même est inexplicable sans elle ; — et comme le témoignage d'un peuple devient vite confus et insuffisant sinon *dans les grandes lignes*, un livre inspiré par Dieu, écrit de la main du prophète lui-même et contenant l'histoire détaillée des prodiges divins ; — et comme le livre à son tour peut, à la suite des temps, devenir suspect d'altération, même de supposition, toute une série d'autres livres qui supposent celui-là et ne se comprennent pas sans lui. Un peuple entier, une littérature entière, voilà ce qui nous garantit les miracles du Sinaï.

Que peut-on demander davantage, et quelle incrédulité pourra résister à une telle évidence ?

Mais l'incrédulité ne se rend jamais. A défaut de raisons, elle trouve des hypothèses, et la complicité du cœur humain leur donne la valeur de raisons ; puis, elle donne le nom d'*arguties* aux croyances traditionnelles qu'elle méprise, ne pouvant les ébranler. Ceux qui les soutiennent sont qualifiés d' « *aveugles volontaires* », et quand ils demandent une démonstration au lieu d'injures, on leur répond que la démonstration est au-dessus de leur capacité et qu'ils doivent se soumettre à l'autorité des « hommes spéciaux. »

Ces « hommes spéciaux » sont tout simplement les professeurs des universités allemandes, ennemis gagés du catholicisme, et depuis un siècle surtout, ennemis de toute religion surnaturelle. Il y a quelque cinquante ans, ils acceptaient le texte biblique et prétendaient l'expliquer sans Dieu. Aujourd'hui, ils ont changé de méthode : profitant de l'hypothèse très inoffensive d'Astruc, qu'ils étendent fort au delà des limites du sens commun, ils ont imaginé de découper l'œuvre de Moïse entre plusieurs auteurs : ainsi l'autorité du témoin oculaire est écartée et le prophète divin est relégué dans la légende. Tout est plié de force à la théorie préconçue. Si le livre lui-même se réfère en propres termes à Moïse, c'est une fraude pieuse. Si les *critères* inventés pour distinguer les sources sont enchevêtrés de la manière la plus inextricable, on acceptera sans sourciller le morcellement le plus paradoxal, et au besoin on se contentera de dire que la science n'est pas achevée et que la *distinction des sources est encore impossible*, quoique leur *existence ne puisse être contestée*. Si les documents profanes font ressortir l'antiquité des récits bibliques, on répond aux archéologues en passant leurs découvertes sous silence et en les accusant de trahison envers le rationalisme. Si le Pentateuque se rapporte exactement au temps où il a été écrit et nullement à celui auquel on le fait descendre, c'est que le compilateur qui l'a rédigé « avait à un haut degré le sens de la couleur locale. » Si enfin tous les autres livres de la Bible, Josué, les Juges, Samuel, les Rois, les Paralipomènes,... dont la composition s'échelonne dans un espace de douze cents ans, supposent expressément l'œuvre de Moïse, il faudra dire que Josué, les Juges, Samuel, les Rois, les Paralipomènes sont aussi des faux, compilés aussi sur le tard et faits aussi de morceaux rapportés.

Et si l'on demande, avant d'accepter un système si exorbitant, de l'examiner auparavant, on vous répond que la chose est aussi impossible que d'apprendre l'arabe en vingt leçons, et qu'il faut se soumettre sans examen.

Eh bien ! encore une fois, et pour terminer toutes ces controverses, nous ne sommes, quant à nous, pas décidés du tout à nous rendre, et nous attendons tranquillement que le temps ait fait justice de Reuss et de Wellhausen, voire même, — qu'on me passe cette petite malice qui n'ôte rien à mon respect, — du T. R. P. Lagrange, comme il a fait d'Eichhorn et de Baur, puis de Renan et de Strauss.

Qu'on nous permette, en finissant, de résumer en quelques mots toute notre pensée : ce sera comme la conclusion de toute cette longue controverse.

1. Au fond, il faut en revenir à ce que nous avons dit tant de fois : l'exégèse allemande n'est pas de la science, c'est du *sentiment*. On a l'*impression* que les choses *ont dû* se passer de telle et telle façon, on dissèque le texte pour le faire concorder avec cette impression, et cette impression n'est rien autre chose que le rationalisme lui-même, qui est de nos jours, non seulement une théorie réfléchie et avouée, mais une tendance instinctive et universelle à laquelle personne n'échappe. Nous, catholiques, nous la subissons comme les autres et souvent plus que les autres.

L'absurdité du système allemand crève les yeux, comme on dit. Faut-il dire qu'on ne peut pas le soutenir de bonne foi et qu'il faut être « aveugle VOLONTAIRE » pour ne pas voir sa fausseté ? Non certes : ce n'est pas là notre style. Les hommes sont rarement responsables des sottises qu'ils disent ; on s'habitue à l'absurdité comme au péché ; l'opposition à Dieu qui est au fond de toute conscience humaine aidant, on se laisse peu à peu envahir par le *sentiment* naturaliste, entraîner et étourdir par le nombre, et on finit par trouver tout acceptable.

« Restez chez vous, nous dit-on, dites que vous n'y êtes pas, prenez de la peine..., » c'est-à-dire consentez à vivre des mois entiers en tête-à-tête avec nos docteurs allemands, pénétrez-vous de leurs hypothèses, humez à loisir leur esprit orgueilleux et antichrétien, passez et repassez dans tout le dédale de leurs subtilités ingénieuses... Eh bien, chers lecteurs, je ne vous le conseille pas. Votre bon sens pourrait sombrer dans une telle épreuve, et à force d'hypnotiser votre regard, vous finiriez par prendre, suivant l'expression vulgaire,

des vessies pour des lanternes... et les fantaisies de Reuss et de Wellhausen pour la vérité. Cela est arrivé à d'autres.

2. En dehors de cette *impression*, le système documentaire n'a aucune preuve. S'il est si difficile d'amener ses défenseurs à donner leurs preuves en bon et intelligible français, c'est qu'au fond ils n'en ont point.

Celle qu'on prétend tirer de la langue et du style ne tient pas debout une minute, et il suffit de lire la Bible sans parti-pris pour en convenir.

Les incohérences, répétitions, etc., qui se trouvent dans le texte inspiré, s'expliquent pour la Genèse par l'hypothèse d'Astruc, réduite à des proportions raisonnables, et pour le reste du Pentateuque par ce fait que la loi a été promulguée pendant quarante ans, au hasard des circonstances et probablement rédigée et mise en ordre en Palestine, après la mort de son auteur. Je défie absolument de trouver une seule difficulté qui ne soit résolue par là.

Les objections tirées de l'esprit général, du but supposé, de la vraisemblance des faits, des lois générales de l'histoire..., je n'en tiens nul compte et les nie absolument. Ce sont des pétitions de principes et des procès de tendance. Elles sont amplement compensées par les arguments nombreux, qui établissent invinciblement l'authenticité du Pentateuque.

Je ne parle pas de l'histoire du peuple hébreu. On nous déclare avec cette morgue imperturbable qui est un des caractères, et un des moyens de succès de la nouvelle Ecole, que les anciens Israélites ne connaissaient pas la loi de Moïse. Non seulement cela est faux, mais c'est le contraire qui est vrai ; et tellement vrai que pour le soutenir la nouvelle Ecole ne laisse pas subsister dans son intégrité un seul livre historique de la Bible.

Quant à l'argument tiré de l'autorité des savants eux-mêmes, celui-là on le répète à satiété, mais nous le récusons absolument. Rien n'est plus commun que l'engouement, surtout parmi les Allemands, et même parmi tous les savants, même en dehors de l'Allemagne. Et nous catholiques, nous ne manquons pas de savants dont la compétence égale la leur.

3. Non seulement la théorie fragmentaire n'est pas prouvée, mais nous osons dire qu'il est IMPOSSIBLE qu'elle soit vraie.

C'est un fait que toutes les théories établies *à priori* ont été démenties par les faits. Je ne crois pas qu'il y ait une seule exception. Il n'y a rien de plus séduisant pour un savant que d'essayer, à la simple lecture d'un ouvrage, d'en deviner toute l'histoire, ou en étudiant un texte plus ou moins altéré d'en reconstituer l'état primitif. Cela a été tenté des milliers de fois. Eh bien, cela n'a *jamais* réussi [1].

Il est clair que ce n'est pas cette fois qu'on réussira. La nouvelle exégèse est tellement arbitraire, tellement paradoxale, tellement tirée par les cheveux, qu'on sent bien que c'est un effort d'esprit, une espèce de tour de force, mais que la *vérité vraie* n'y est pas. Et le fait est que la science véritable n'a jamais confirmé la théorie des sources [1].

Nous pouvons donc prévoir la fin du système de Reuss, qui sera remplacé par un autre, comme il a remplacé lui-même ceux qui dominaient l'Allemagne incrédule, il y a un demi-siècle. Ce n'est donc pas le moment pour les catholiques de faire des avances à leurs ennemis ; nous n'avons qu'une seule chose à faire, et elle est facile : attendre.

4. Mais pourquoi, dira-t-on peut-être, tenir si fort à l'authenticité du Pentateuque ? L'exégèse orthodoxe a modifié, et modifiera sans doute encore plusieurs de ses conclusions ; est-on bien sûr qu'il n'y aura rien à modifier par rapport à l'œuvre de Moïse ? Le système de Kuenen et de Reuss est, sans doute, sujet à réforme, mais nos anciennes thèses ne le sont-elles pas aussi ?

Oui, il est vrai que bien des thèses de nos anciens cours d'Ecriture sainte sont à revoir : on peut penser cela sans inconvénient. Ainsi on discute sur l'universalité du déluge, sur l'historicité de Judith et de Tobie. Le déluge a-t-il couvert toute la terre ? a-t-il même laissé subsister des hommes dans les pays éloignés de l'Asie occidentale ? Le livre de Tobie n'est-il qu'un pieux roman ? Je ne crois pas que la foi soit intéressée à ces questions, et je ne vois pas de raison bien déterminante pour adopter résolûment la négative.

Mais pour le livre de Moïse, c'est tout autre chose. Au point de vue purement scientifique, son authenticité paraît absolument démontrée ; au point de vue catholique, la négation semble sinon hérétique, du moins bien téméraire. Le Pentateuque est le fondement de l'Ancien Testament, comme l'Evangile du Nouveau, on ne peut pas le supprimer sans ébranler la révélation elle-même.

5. Ne faudrait-il pas au moins, nous dit-on encore, laisser tranquilles ceux qui professent les nouvelles opinions, à tort peut-être, mais avec la plus incontestable bonne foi ? Il y a parmi eux des hommes d'une haute vertu et d'un dévouement incontestable à l'Eglise. Auprès de leur science, nous ne sommes que des pygmées. Pourquoi les contrister par une polémique toujours odieuse, et qui alarme au moins, si elle ne blesse pas la charité ? Laissons chacun à ses

[1] Nous avons cité en 1897, à l'appui de cette assertion, la théorie astronomique des épicycles, et la physique de Descartes. Nous pouvons citer un exemple tout récent. Le livre de l'Ecclésiastique a été écrit en hébreu, mais le texte hébreu était perdu ; nous n'en avions que des traductions. Une foule d'hébraïsants s'étaient donné successivement la tâche de reconstituer le texte ; et dans bien des passages, leur restitution était si satisfaisante, qu'on ne doutait guère qu'ils n'eussent attrapé la vérité. Or, il y a quelques mois, le texte authentique a été retrouvé : il n'a pas confirmé une seule fois les hypothèses les plus vraisemblables.

[1] Pour le N. T. on a, pour appuyer les théories modernes, les fameuses *Logia* de Papias. C'est bien peu, mais c'est encore quelque chose. Dans l'A. T. on n'a rien, absolument rien, qui légitime l'hypothèse des sources.

convictions, et unissons nos efforts contre les adversaires de notre foi.

Ce langage est employé dans les meilleures intentions; mais il est hors de saison aujourd'hui. Le péril devient pressant : il y a scandale. Les nouvelles théories bibliques gagnent jusque dans le clergé, et plusieurs séminaires, même de ceux qui ont eu jusqu'ici le meilleur renom, commencent à être entamés. Personne ne reconnaît plus que nous le mérite supérieur de ceux que nous avons la douleur d'attaquer; mais les questions de doctrine doivent passer avant les questions de personnes : et lorsque l'intérêt de la foi est en jeu, tout le reste passe au second plan. Saint Vincent de Paul s'appelait lui-même un écolier de quatrième, mais il n'hésita pas, dès qu'il crut la foi en péril, à attaquer ceux qu'il regardait lui-même comme des géants de science, un Saint-Cyran, un Arnaud. Et où serions-nous actuellement si une fausse humilité ou un respect exagéré pour certaines personnes lui eussent fermé la bouche ?

Ces discussions sont ennuyeuses pour les lecteurs qui, surtout en France, n'aiment guère que les résultats, et ne lisent guère que les conclusions. Nous le savons, et aussi n'espérons-nous pas un succès de curiosité. Mais nous croyons nécessaire qu'une voix, quelle qu'elle soit, s'élève pour la défense de la vérité. Il ne faut pas qu'on dise que derrière les vieux athlètes qui défendent la cause de l'Eglise depuis cinquante ans, il n'y a maintenant plus personne. Quand on ne nous lirait pas, on saurait au moins que nous avons parlé : l'*Ami du Clergé* n'est pas seulement un recueil plein d'intérêt, c'est aussi une sentinelle vigilante qui ne laisse passer aucun péril.

Un dernier mot, et le plus important.

Si ceux que nous attaquons ici à visage découvert se contentaient d'agiter entre savants ces questions délicates, s'ils gardaient pour eux leur opinion, et ne s'efforçaient pas de la propager, nous les laisserions bien volontiers à leurs hypothèses chimériques sans doute, mais peu accessibles à la foule.

Mais quoi! En même temps qu'on nous déclare que le public est incapable d'apprécier le nouveau système, on fait pour ce système la propagande la plus active. On nous déclare qu'il est aussi impossible aux profanes de juger les théories allemandes que d'apprendre l'arabe en vingt leçons; et en même temps on critique amèrement les manuels d'histoire sainte qui sont rédigés d'après les croyances traditionnelles, on se félicite hautement si, au-delà des mers, quelque songe-creux fait passer les hypothèses allemandes jusque dans le catéchisme, on n'apprécie les ouvrages nouveaux que selon le plus ou moins de conformité qu'ils ont avec ces hypothèses, et on n'a pas d'expressions assez méprisantes pour ceux qui ne s'y soumettent pas assez promptement.

C'est donc à la fois refuser la discussion qui nous eût rassurés, et augmenter le péril qui nous épouvante. Comment pourrions-nous nous taire dans de telles circonstances? Que les savants vénérables qui ont trouvé sans doute notre critique à la fois trop vive et pas assez compétente, nous pardonnent. Ce n'est pas nous qui avons porté la question devant le public. Tant de fois on leur a demandé une exposition large et approfondie de leurs doctrines ! On la leur a demandée en particulier, on la leur a demandée devant deux ou trois témoins, on la leur demande aujourd'hui devant l'Eglise. Que ceux qui ont pris l'initiative de ce qui est pour nous un scandale, se décident à nous tranquilliser ; s'ils peuvent le faire, s'ils nous démontrent que le système nouveau n'est ni absurde, ni destructif de la foi, nous nous rendrons sans arrière-pensée, et nous serons heureux d'avoir acquis une lumière qui nous fait jusqu'ici totalement défaut. S'ils ne peuvent, comme je le crois, nous faire voir ni l'erreur de nos raisonnements, ni la vanité de nos craintes, en ce cas n'est-il pas juste qu'ils se taisent et qu'ils s'abstiennent désormais de verser dans l'esprit des ignorants une doctrine que nous croyons, nous, le plus dangereux des poisons, et dont ils ne peuvent, eux-mêmes, faire voir l'innocence ?

QUESTIONS
de science ecclésiastique

CONSULTATIONS DIVERSES

Q. — 1° Les hôpitaux, tels qu'ils sont administrés et constitués aujourd'hui, peuvent-ils et doivent-ils être encore compris dans la catégorie des *causes pies*, ainsi qu'il est statué au titre 26 du livre III des Décrétales?

2° Pratiquement, pourrait-on autoriser à attaquer devant les tribunaux civils un testament fait en faveur d'un hôpital, mais dépourvu des formes légales?

R. — Les hôpitaux *civils*, tels qu'ils sont constitués et administrés de nos jours, ne constituent pas des lieux pies au sens canonique susdit.

De fait, pour qu'une œuvre soit regardée comme lieu pie, deux conditions sont exigées par les auteurs :

1° Qu'elle serve à des usages *religieux* ou *de charité ;*

2° Qu'elle soit érigée *avec l'autorisation de l'Ordinaire* ou du moins qu'elle soit formellement approuvée par l'évêque dans la suite.

Il s'ensuit que les hôpitaux érigés par les laïques sans le concours de l'évêque, ou érigés autrefois par les évêques, mais soustraits depuis complètement à leur autorité, ne sont pas des lieux pies canoniques.

De Luca dit en effet :

Duobus opus est ut locus pius sit religiosus sive ecclesiasticus : 1° ut ad pium usum inserviat, *sive religionis* opus sit, e. g. monasteria, confraternitates laico-

rum..., *sive charitatis*, e. g. orphanotrophia, *hospitalia;* 2° ut auctoritate episcopi sit erectus sive in ipso limine fundationis sive postea.

Unde non sunt religiosa oratoria privata, hospitalia a laicis erecta, adeoque nec Ordinarii jurisdictioni subjacent, nec asyli immunitate gaudent [1].

De Brabandere est encore plus explicite :

Olim omnia fere hospitalia fuerunt ab Ecclesia instituta et administrata ; sed paulatim apud nos a laica et civili immixtione, quæ omnia invadit etiam maxime pia, Ecclesiæ subducta et laicalia facta sunt. Proinde *res sunt mere civiles*, et suos habent administratores sub protectione immediata principis sæcularis. Idem dicendum de institutis modernis, quæ vulgo vocantur *Bureaux de bienfaisance* [2].

La *Nouvelle Revue Théologique* a résolu en 1879, p. 654, dans le sens que nous indiquons, une question identique :

Les legs faits jadis aux bureaux de bienfaisance ou aux établissements qui les remplaçaient étaient incontestablement de véritables legs pieux. Ces établissements étaient soumis à la juridiction et à la direction de l'Eglise : l'évêque avait le droit de les visiter, de s'en faire rendre les comptes, d'en surveiller l'administration, d'en redresser les écarts.

Aujourd'hui les bureaux de bienfaisance ont perdu leur caractère pieux : ils se sont soustraits à la tutelle salutaire de l'Eglise, leur office n'est plus un acte de religion. Ce sont des établissements purement civils, où l'on n'exerce plus la charité, mais tout au plus la philanthropie. Que disons-nous : la philanthropie ? Nous voyons aujourd'hui les revenus de ces biens, détournés de leur destination, servir à arracher des âmes à l'Eglise. Comment pourrait-on encore regarder ces établissements comme des lieux pieux, et les libéralités à eux faites comme des œuvres pies ? Comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, il nous semble qu'on est autorisé, dans notre pays, à refuser à ces établissements la qualité de lieux pieux, *et par conséquent les legs qui leur seront faits seront également destitués de la qualité de legs pieux.*

Après cet exposé, le rédacteur de l'article conclut que les héritiers peuvent en conscience attaquer un testament fait en faveur de ces établissements, s'il est destitué des formes légales, et s'approprier les biens que leur accordera le juge civil. — Nous adoptons cette solution.

Q. — Votre dernier article sur le jeûne de la vigile de saint Pierre pour la France ou mieux de la solennité (année 1899, p. 112) est en contradiction avec celui publié en 1883, p. 400. Lequel faut-il croire ?

R. — Nous reconnaissons volontiers que la réponse de 1899 prête un peu à la confusion, mais elle n'est pas en contradiction avec celle de 1883. Au lieu de discuter inutilement ce point, nous allons exposer en quelques mots ce que nous croyons être la vérité :

1° Le jeûne n'est pas obligatoire la veille de l'incidence de la fête des saints Apôtres, quand la solennité en est transférée au dimanche. L'article de 1899 peut s'entendre dans ce sens.

2° Le jeûne, en vertu de la loi commune aux pays soumis au Concordat, doit se faire le samedi veille de la solennité, à moins que ce samedi ne soit le 29. On anticipe alors le jeûne au vendredi, pour ne pas jeûner le jour même de la fête des saints Apôtres.

3° En fait, en vertu d'une coutume que nous n'avons pas à examiner, ce jeûne n'est pas observé dans un certain nombre de diocèses de France.

Q. — Dans le diocèse de X, en vertu d'un Indult, « le prêtre qui n'a pas charge d'âmes, lorsqu'il est autorisé à dire deux messes, doit célébrer l'une de ces deux messes au profit de l'Œuvre des pays mixtes. »

Or un prêtre retiré prétend qu'il n'est pas tenu *ex justitia* de se conformer à la règle. C'est une question d'obéissance, dit-il, et une raison peut m'exonérer. Il célèbre deux messes chaque dimanche : la première, il la dit à son intention avec honoraires ; la deuxième, il la dit à son intention sans honoraires.

Je m'efforce de lui dire que cette seconde messe doit être célébrée aux intentions de Monseigneur, et cela *ex justitia*. N'ayant pu obtenir gain de cause, je viens réclamer votre avis et vous demander si *post factum* il est tenu à restitution.

R. — Pour résoudre cette question, il faudrait connaître les termes de l'indult qui autorise les prêtres qui binent à appliquer leur seconde messe à une intention rétribuée, à condition de laisser l'honoraire pour l'œuvre qui en doit bénéficier.

De droit commun, le prêtre en question, appliquant sa seconde messe à son intention sans honoraire, serait en règle. L'indult l'oblige-t-il à appliquer sa seconde messe à l'intention de l'évêché et l'oblige-t-il à titre de justice ? Deux questions que nous ne pouvons résoudre, faute de documents.

Q. — D'après l'article 20 de l'Index, les livres d'enseignement religieux, etc., ne peuvent être publiés sans la permission légitime.

1° Or je possède quelques livres excellents dont plusieurs recommandés par vous et qui ne portent pas l'*imprimatur*, v. g. plusieurs livres de la collection *Les Saints* de Lecoffre. Dois-je les tenir pour prohibés et m'en défaire ?

2° J'ai acheté aussi d'autres livres de propagande, romans et almanachs catholiques, sans *imprimatur :* dois-je m'en défaire ?

3° Enfin plusieurs livres traitant de matière religieuse ont l'*imprimatur* de l'Ordinaire de l'auteur et non de l'éditeur. Cela suffit-il ?

R. — Ad I et II. Pour les livres qui sont plutôt historiques et didactiques, l'omission de l'*imprimatur* n'entraîne pas la défense du livre pour le lecteur. Il n'en serait pas de même pour les livres dont le but est *immédiatement pratique* [1]. Les vies des saints, les romans chrétiens, et les *almanachs* sont des livres historiques, et non des livres immédiatement pratiques. On peut donc les lire

[1] De Luca, *Prælectiones juris canonici*, 1898, t. II, *De Rebus eccl.*, n. 376.

[2] De Brabandere-Van Coillie, *Juris canonici compendium*, 1899, n. 869.

[1] Vermeersch, *De prohibitione...*, n. 29.

lors même qu'ils ne seraient pas approuvés par l'autorité compétente.

Ad. III. Nous avons dit en 1899, p. 909, qu'on peut laisser dans toutes les mains les livres qui portent une approbation épiscopale, lors même que ce ne serait pas celle exigée par la nouvelle constitution. Le but de la loi est, en effet, suffisamment rempli, et d'ailleurs il est difficile de savoir quel est l'Ordinaire de l'éditeur.

NOTES CRITIQUES SUR L'HYPNOTISME

L'hypnotisme est une question sur laquelle il reste et il restera longtemps encore des obscurités, et par conséquent des opinions différentes. Nous avons déjà publié une série d'articles où l'hypnotisme a été étudié à la double lumière de l'expérience et des principes théologiques. Les *Notes critiques* dont nous commençons aujourd'hui la publication, ajouteront à ces articles des renseignements nouveaux et des appréciations qui les compléteront utilement. Faire l'évidence en une matière encore si obscure n'est pas maintenant chose possible. Il ne peut qu'être utile à nos lecteurs d'avoir sous les yeux les opinions des spécialistes, lors même qu'elles ne seraient pas entièrement concordantes. M. le docteur Surbled, qui a bien voulu rédiger pour nous ces *Notes critiques sur l'hypnotisme*, est un des médecins chrétiens qui ont étudié le plus à fond la question : il nous donnera son avis en toute liberté et nous le lirons avec l'intérêt que ne peut manquer d'inspirer une étude consciencieuse sur une matière aussi importante et aussi débattue.

(Note de la Direction).

I

Dans toutes les grandes questions qui s'agitent à l'heure présente, il faut tenir compte des sentiments de nos adversaires et en tirer un utile enseignement. *Fas est et ab hoste doceri.* Cette vieille maxime nous paraît des plus opportunes à rappeler, à propos de l'hypnotisme.

On sait que nombre de catholiques y ont vu la *main du diable* et s'en sont détournés avec horreur comme d'une science infâme et condamnable. Etait-ce vrai ? Etait-ce surtout habile ? Que le démon se serve à l'occasion de l'hypnotisme, nous ne le contestons certes pas. Où ne va-t-il pas se nicher ? Où ne cherche-t-il pas les éléments de sa néfaste action, les occasions de nous tromper et de nous perdre ? On le voit, ou plutôt on le pressent partout, *quærens quem devoret.* Mais ce n'est pas une raison pour lui attribuer ce qui ne lui revient pas et pour jeter l'anathème sur une science qu'on ignore et qui a les promesses de l'avenir.

L'hypnotisme est une science nouvelle, en formation. Elle est loin d'avoir donné sa mesure. Mais il faut reconnaître qu'elle livre déjà des résultats positifs et coordonnés. Elle est exploitée fructueusement par nombre de charlatans, patentés ou non, mais elle est aussi cultivée par des savants honnêtes, consciencieux, désintéressés. Il faut la respecter, la servir, la défendre et surtout lui faire crédit.

Gardons-nous bien de la condamner et d'en faire un *bloc* avec la magie et les autres sciences occultes. Ce serait faire le jeu de nos adversaires. Ecoutez-les. Ils ne cessent de confondre le spiritisme avec l'hypnotisme, le fluide magnétique avec le fluide vital, le fluide vital avec le corps astral, et de nous présenter comme scientifique le fatras doctrinal de l'occultisme. L'un d'eux, et non des moindres, un mage disait dernièrement : « L'hypnotisme nous sert de coin ; nous passerons tous derrière Charcot. » L'avertissement ne doit pas être perdu. *Fas est et ab hoste doceri.* Que les catholiques mal éclairés cessent de conspuer ce qu'ils ignorent et de servir la mauvaise cause de leurs pires ennemis.

Qu'est-ce que l'hypnotisme ?

La définition claire et complète, adéquate en un mot, est encore à trouver, parce qu'on s'en tient aux symptômes, dans l'ignorance où l'on est de la cause physiologique prochaine. On nous vante cette définition de l'abbé Lelong : « L'hypnotisme est un sommeil artificiel imposé par des moyens spéciaux provenant d'une volonté étrangère. » Elle est en vérité d'une extrême insuffisance. Ne s'applique-t-elle pas à l'opium, au trional que j'ordonne à mon malade et qui amènent un sommeil factice, artificiel ? Je préfère de beaucoup celle du savant et regretté abbé Schneider : « L'hynose tient le milieu entre le sommeil qui appesantit et la névrose qui exalte, ou mieux elle tient de l'un et de l'autre. C'est un sommeil nervosé, une partie des facultés est engourdie, et une autre plus exaltée que dans le sommeil ordinaire. »

Voilà qui nous amène au fond des choses, ou du moins sur le chemin de la solution. L'hypnose tient à une *dissociation encéphalique*, à une rupture physiologique entre les différents organes de l'encéphale ; et l'on n'en connaîtra la nature que le jour où la science révélera le rôle exact de ces organes. D'ici là il faut se résigner à l'ignorance.

Cette ignorance sert d'argument vainqueur aux partisans du diabolisme. Mais, en vérité, ce serait leur faire beaucoup d'honneur que de les réfuter. On n'explique pas un phénomène, disent-ils, donc il n'est pas naturel. Le raisonnement est spécieux. Il faudrait établir, pour être concluant, que non seulement on n'explique rien, mais qu'il est impossible que rien soit expliqué par des causes naturelles. Or cette exigence n'est pas remplie, ni près de l'être.

Remarquons que les ennemis de l'hypnotisme posent à la science humaine des conditions impossibles à réaliser. Nous n'expliquons pas l'hypnose, c'est vrai ; mais explique-t-on davantage le sommeil naturel, le somnambulisme spontané ? A bien dire, n'y a-t-il pas autant d'inconnu dans le sommeil naturel que dans le provoqué ? Parmi toutes les théories qu'on a proposées pour rendre

compte du repos morphéique, aucune ne satisfait pleinement les exigences de la raison et des faits.

Toute la physiologie n'est-elle pas d'ailleurs pleine de mystère, et a-t-on le droit d'exiger tant de lumière sur l'hypnose quand on tire de si faibles clartés de la science de la vie en général et de la neurologie en particulier? Que savons-nous, même aujourd'hui, du fonctionnement cérébral, de l'âme et du cerveau? Peu de chose auprès de ce qui nous échappe et que doit nous révéler la science de l'avenir. Tout savant digne de ce nom connaît les lacunes de la science actuelle et ne craint pas d'avouer son ignorance.

Si l'hypnose demeure très obscure dans son fond, elle a été trop pratiquée par les médecins depuis vingt ans pour ne pas être exactement connue dans ses effets; et ici les praticiens dont nous sommes ne se laisseront pas influencer par les spécialistes plus ou moins autorisés qui ramènent tout à leur art. Les avantages thérapeutiques, nous l'affirmons nettement, sont des plus minces, des plus douteux. Sans doute, quelques hystériques ont subi des suggestions favorables, ont vu disparaître certains troubles nerveux, mais rien ne prouve que la cure ait été complète et durable. Ce qu'une suggestion a produit, une suggestion contraire peut le détruire. Il n'y a rien de plus instable que ces guérisons de nerveux, si bien qu'on a pu mettre en doute l'existence d'une thérapeutique suggestive, la valeur d'un traitement par l'hypnose.

On avait beaucoup vanté la méthode contre l'aliénation mentale. Or l'hypnose n'a jamais guéri un fou. Nous savons des aliénistes réputés qui ont poursuivi longtemps ce vain rêve : guérir de pauvres maniaques en leur suggérant la futilité de leurs hallucinations, la puérilité de leurs craintes. Ils y ont gagné gloire et profit; mais un peu de philosophie et de conscience les aurait amenés à une plus saine appréciation des choses, à une digne abstention. Les aliénés, par nature, ont peu ou point de volonté, peu ou point de sensibilité affective : ils subissent parfois l'auto-suggestion, mais ils sont incapables de répondre aux suggestions des autres et le plus souvent rebelles à toute hypnotisation.

Les chirurgiens peuvent-ils se fier à l'hypnose pour les opérations telles qu'amputations, résections, laparotomies? Personne n'oserait sérieusement le soutenir. La méthode ne peut être mise en parallèle avec la chloroformisation, qui a fait ses preuves et garde son empire. Jamais, pour une opération grave, on n'a recours à l'hypnose. Ce qui est vrai, c'est que le sommeil provoqué a permis quelques opérations légères. Mais la méthode est restée confinée à ces cas rares, elle n'a jamais été appliquée sur une grande échelle dans les hôpitaux ou la pratique de ville.

Les affections nerveuses sont-elles guéries par l'hypnose? Il me paraît difficile, sous cette forme générale, de répondre affirmativement. Que l'hypnose produise une grande détente nerveuse, le calme et le bien-être, qu'elle amène la cessation de certaines douleurs vives, de mouvements saccadés, désordonnés, de spasmes, de convulsions même, nul ne le conteste. Elle peut même guérir les névralgies rebelles, les migraines, arrêter les vomissements, soulager les rhumatismes. Mais son action n'est jamais garantie dans un cas donné, et il est de règle de n'y recourir que quand on a vainement fait appel à toutes les ressources de la thérapeutique ordinaire.

Les résultats de l'hypnose sont aussi variables qu'incertains. On lui a demandé la guérison de vices invétérés, de l'ivrognerie, de la débauche sensuelle sous toutes ses formes. Les auteurs ont enregistré quelques succès : que n'ont-ils parlé des innombrables revers, des aggravations de mal! Beaucoup d'échecs ne sauraient surprendre, car on a affaire souvent à des individus tarés, à des cérébraux diminués qui n'ont plus la volonté entière, le libre arbitre intact, et qui sont les esclaves plus ou moins inconscients des bas instincts de la nature. Tous les médecins connaissent ces inévitables fatalités et ne s'étonnent pas de l'impuissance de l'hypnotisme à les vaincre. Mais qu'on ne leur présente plus l'obsédante suggestion comme la panacée universelle.

L'hypnose a un redoutable danger : elle met en branle la force neurique et surexcite à un haut degré le système nerveux au point de le déséquilibrer. « S'il est un des agents thérapeutiques les plus précieux de l'hystérie, remarque justement le docteur Gilles de la Tourette, il peut en être aussi un des meilleurs excitateurs, et il vaut souvent mieux vivre en paix avec des névralgies passagères que de risquer des phénomènes convulsifs ou cataleptiques, sans compter les complications qui les accompagnent, et que les hypnotismes ultérieurs n'auraient pas toujours le pouvoir de faire cesser. » Une jeune fille dont nous avons raconté l'émouvante histoire a contracté la *grande hystérie* sous l'action d'hypnotisations répétées qui devaient la guérir d'un nervosisme très anodin. Tous les auteurs racontent le cas d'une petite fille qu'on endormait pour faire cesser une *incontinence nocturne d'urine* et qu'on dota de la *danse de Saint-Guy*, affection beaucoup plus grave que la première. Des hypnotisations intempestives vont jusqu'à altérer la raison. Nombre de maniaques et de détraqués doivent leur mal à l'abus des pratiques hypnotiques. Ces malheurs sont navrants, mais ce ne sont pas les spécialistes qui les signaleront au public : ils se bornent, modestes, à lui clamer leurs incomparables succès.

Qu'on ne nous parle donc pas d'une *pratique courante* de l'hypnotisme. *Elle n'existe pas.* L'immense majorité des médecins lui est étrangère ou hostile, et pour cause. Pour notre part, nous nous flattons de n'y avoir jamais recours : nous sommes certain de ses dangers, nous restons très sceptique sur sa valeur et son efficacité. Mais,

nous avons hâte de le dire, nous connaissons des confrères très honnêtes, très chrétiens, qui usent scientifiquement de la nouvelle méthode et qui en obtiennent, dans quelques cas, de bons résultats. Ils s'illusionnent peut-être un peu sur la force et la durée de leurs cures, mais ils ont une telle bonne foi ! Nous pourrions citer l'un d'eux qui a cru longtemps endormir un client et qui croit encore l'avoir guéri, sans avoir en réalité obtenu jamais le moindre effet sur ce sujet aussi malin que récalcitrant. La puissance de la suggestion est telle que le suggestionneur est parfois le premier suggestionné.

Dr SURBLED.

(A suivre).

L'AMI DU CLERGÉ et les livres

Comptes rendus bibliographiques

Mon nouveau vicaire, *Journal humoristique d'un vieux curé*, par P. A. Sheehan. — Un beau vol. in-8, 4 fr. — Librairie Charles Amat, 11, rue Cassette, Paris.

Quand on a fermé ce livre, on se recueille et l'on repasse dans son esprit toutes ces bonnes figures du Père Dan, le vieux curé, de l'abbé Letheby, son « nouveau vicaire, » des confrères, ceux-ci pointilleux, ceux-là un peu « intellectuels, » d'autres étroits, d'autres jaloux, tous très zélés et profondément honnêtes, affligés seulement du cortège ordinaire des misères humaines ; puis le visage si doux de Bittra, « l'amère, » que le Père Dan appelait Beata, ne pouvant se résigner à cette antiphrase ; la physionomie céleste d'Alice, la douloureuse et sublime stigmatisée : les rudes traits de Campion, le père de Bittra ; l'esprit grave d'Ormsby, son époux converti, et tout ce peuple irlandais si difficile à soulever, mais si attachant, dévoué à ses prêtres, qui d'ailleurs se donnent à lui tout entier et l'aiment du fond de leurs entrailles. On comprend alors pourquoi l'Irlande est restée ferme dans sa foi, inaccessible à l'hérésie comme au découragement : elle a été gardée par son clergé à qui d'ailleurs elle a donné toute sa confiance.

Et l'on fait un retour sur la France, cette sœur aînée de l'Irlande, qui a toutes ses qualités et tous ses défauts, qui est bonne et indifférente, généreuse et versatile, qui demeure pleine de foi et de ressources, mais qui s'est laissée éloigner de son clergé...

Même pour la France, il y a beaucoup à prendre dans ce beau livre où abondent les aperçus élevés, les pratiques du zèle catholique, les épisodes émouvants, où sont traitées toutes les questions du ministère paroissial sous une forme « humoristique, » suivant le mot du titre, un peu chargée et paradoxale parfois, avec de légères inexactitudes voulues peut-être, d'ailleurs faciles à redresser, en des pages souvent profondes, et qui — pardonnez la vulgarité de l'expression — vous empoignent.

I. — Comme Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse, le Père Dan, curé de Kilronan, ne se consolait pas non plus du départ de son vicaire Laverty, un brave homme comme lui, spirituel et routinier, qui faisait le bien sans sortir des voies ordinaires. Le Père Dan c'est un lettré, qui possède ses classiques, qui adore Homère, Virgile, Horace, et trouve toujours, à tout propos, le vers de la situation ; « un mangeur de livres, » comme l'appellera ce vieux loup de mer de Campion. Est-ce pour cela que son évêque lui donne comme nouveau vicaire l'abbé Letheby qui « a obtenu une médaille pour le grec » ? — « Peut-être, lui mande le prélat, le stimulerez-vous à rafraîchir ses connaissances hellénistiques, car il s'est un peu rouillé, dit-il, par manque de temps. Entre vous deux vous fonderez une académie à Kilronan. »

« Un bel homme, ma foi, que l'abbé Letheby, assez grand, les épaules carrées, pas d'embonpoint, très bien pris, rien à reprendre des pieds à la tête... Pas une ligne de blanc au-dessus de son collet noir, mais au milieu, à l'endroit où les deux extrémités se séparent, un carré de blanc très bien dessiné. Une lourde chaîne pendait à son gilet, et ses chaussures brillaient et miroitaient sous la lampe. » Hannah, la servante, est conquise par la coupe irréprochable de ses vêtements, et par sa valise garnie de cuivres étincelants.

Après avoir casé sa jolie bibliothèque dans ses appartements — il ne demeure pas à la cure, — il jette un coup d'œil sur les habitants de Kilronan, leurs habitudes, leur pauvreté, malgré le voisinage de la mer pleine de poissons. « On ne peut pas le nier, dit-il au Père Dan, l'Irlande est en retard. Près de la crique, il y a une filature abandonnée. Pourquoi ne pas la réparer et donner du travail à nos jeunes filles ? Construisons une jetée, un bateau de pêche. » — « Je croyais entendre l'écho de ma voix à trente ans de distance, » remarque philosophiquement le Père Dan qui écoute avec patience les superbes projets de son vicaire.

« — Mais enfin, conclut celui-ci, puis-je aller de l'avant ?

« — Certainement, répondis-je, vous aurez quelques fils d'argent dans vos boucles d'ébène avant douze mois. C'est tout.

« Je pensais, en m'en allant chez moi : La jeunesse est folie, mais elle passe comme un lièvre à travers les mailles du bon conseil, cet impotent. Oh ! ceci n'est pas de moi, c'est de ce philosophe Will Shakespeare, à moins que ce ne soit de François Bacon. »

Alors, en avant ! L'abbé Letheby se dépense avec toute l'ardeur de sa jeunesse, renouvelle la sacristie, transforme le caractère de la sacristine, lutte contre les superstitions nombreuses en Irlande, contre les sociétés secrètes qu'il démasque, donne un magnifique concert, admire avec passion la piété des paroissiens, et les tance parfois avec non moins de vigueur que d'inopportunité. Mais il est sincère, il veut faire aimer Jésus-Christ, et un soir qu'au sortir d'un dîner au château il a vu des chaumières où l'on souffre de la faim, il fait cette prière inquiète, admirable, devant son crucifix :

« Maître, si j'ai fait ce soir quelque chose qui ne soit pas digne de vous, dites-le moi. Si j'ai trahi vos intérêts, si je n'ai pas glorifié votre nom, faites-le moi sentir avec les plus durs accents et les plus terribles flammes de votre colère, car j'ai besoin d'un ami qui m'avertisse, et où donc en trouverais-je un plus sincère et plus aimant ? Hélas ! que je suis faible et misérable ! Comme ma pauvre et rebelle nature a soif de ce qui n'est pas Vous !... Vous me ramènerez à vous par les déchirements de l'épreuve et des larmes. Ne m'épargnez pas, Maître ! La seule chose que je vous demande, c'est de ne pas me punir en me privant de votre amour ! »

Les confrères s'émeuvent de tant de nouveautés et viennent s'en plaindre au Père Dan, qui demande que l'on précise les reproches :

— On lui reproche tout, répondent-ils vaguement. Nous ne voulons pas que ces freluquets d'Angleterre viennent enseigner leur métier à de vieux prêtres... Nous avons gardé la foi... *Nihil innovetur nisi quod traditum est.*

Le bon Père Dan s'entend à faire de sages corrections à son vicaire, il les fait avec un tact inouï, une grande délicatesse de touche, des apologues, des souvenirs personnels qui l'accusent lui-même. Ce côté dans le livre est remarquable. Mais en même temps il se réjouit de voir ses petites filles sortir de l'école en récitant leur chapelet, des fêtes splendides à la paroisse à Noël ou au mois de mai, la dévotion des premiers vendredis inaugurée, toute la population attachée à ce jeune prêtre qui ne ménage pas plus les mercuriales que les enseignements.

II. — Une chose cependant lui demeure pénible : c'est que le capitaine Campion reste toujours un mécréant, ce qui fait pleurer Bittra, « cette douce sainte dont le front ne se ride jamais qu'à la pensée du peu de religion de son père. » Un jour que Campion a pris avec lui le vicaire sur l'*Alcyon*, tout à coup un grain fit chavirer le yacht, le capitaine tourna la barre et le coucha sur les flots, surveillant la figure de l'abbé, qui se cramponnait au plat bord pour ne pas couler à la mer, puis d'un seul coup il le redressa :

« — Nous avons failli boire un coup à la grande tasse, dit-il froidement.

« — Nous ne serions pas restés longtemps ensemble, répliquai-je.

« — Comment cela ?

« — Dame ! vous savez, vous seriez descendu un peu plus bas, et je serais monté, j'espère, un peu plus haut.

« — Vous voulez dire que je serais allé en enfer ?

« — Précisément.

« — Je ne suis pas un mauvais homme, fit-il tout ahuri.

« — Vous l'êtes. Vous persécutez les pauvres et vous les trainez dans la poussière. Vous êtes un homme irréligieux ; vous ne pliez jamais le genou devant Dieu. Vous êtes un homme sans honneur, car vous faites profession d'appartenir à une religion dont vous n'acceptez pas la doctrine et dont vous n'observez pas les préceptes. »

Quand ils sont descendus sur le rivage, le capitaine Campion marche humilié, l'oreille basse et fait cet aveu : « Je n'ai jamais été traité si crânement et j'aime cela. Nous, gens du monde, il n'y a rien qui nous déplaise tant qu'un poltron. Si un plus grand nombre de vos confrères avaient le courage de leurs convictions et nous traitaient avec plus de hardiesse, les choses changeraient. »

Voici maintenant un autre type : Ormsby, le futur gendre du capitaine. La pieuse Bittra s'est déterminée à l'épouser parce que c'est un homme loyal, d'un caractère ferme et honnête, une âme élevée. Elle l'aime, et « le mot de fiancé la fait tressaillir ; » mais ce jeune homme intelligent, instruit, qui a lu tous les philosophes, voyagé dans tous les pays du monde, n'a pas la foi, il n'est même pas convaincu de l'immortalité de l'âme. Cependant il est droit, il est bon, il voudrait croire. C'est le vieux curé qui l'entreprendra. Ensemble ils font de fortes lectures dans un livre étonnamment suggestif qui est le livre de chevet d'Ormsby, et ils s'arrêtent sur cette parole d'un incrédule à sa fiancée qui demande lui aussi à être éclairé : « *Mon cœur* est avec vous, *ma tête* suivra lentement. »

« — Mon cœur aussi est avec vous, dit Ormsby, si seulement ma tête pouvait suivre !

« — Même cela ne serait pas suffisant ; la tête pourrait suivre, et vous pourriez encore être aussi loin de nous que jamais... La foi ne s'acquiert pas par la lecture ou la science. C'est un don comme le talent d'un grand peintre ou d'un grand musicien, un *sixième sens*, un don purement gratuit de Celui qui est la Sagesse et la Bonté même... C'est une pure lumière de Dieu. Et c'est pourquoi mon excellent vicaire donne l'assaut aux citadelles du ciel en votre faveur avec cette terrible artillerie que sont les prières des petits enfants. Si vous tenez à vous emparer de cette grâce divine par un coup de main, cherchez la plus affligée et la plus éprouvée de mes ouailles — Bittra en a une liste assez complète — et faites-le ou faites-la prier pour vous ; et le sens de la foi ne tardera pas à s'éveiller en vous et vous vous étonnerez d'avoir jamais été aveugle. »

La plus éprouvée de ses paroissiennes, c'est Alice Moyran, une institutrice d'une beauté idéale avec son expression virginale et douce et qui, pour s'être moquée d'une malheureuse, avait été punie de Dieu et atteinte d'une lèpre repoussante. La pauvre créature s'est aussitôt repentie et elle comprend qu'elle doit faire la volonté de Dieu sur son lit de douleur, en s'immolant, en sacrifiant de plein gré sa jeunesse, puisque tel est le bon plaisir divin. Et elle est arrivée à ce degré de perfection sublime qu'elle est heureuse ainsi et qu'elle ne désire même pas guérir. Souffrir, puisque Dieu le veut, expier et prier pour les autres !

C'est elle qui obtiendra pour Ormsby la grâce de la foi.

Ces pages sont peut-être les plus belles du livre. On nage en plein surnaturel. On comprend la religion catholique dans toute sa pureté, toute sa splendeur, et en même temps ce grave problème de la foi est exposé, développé et résolu aux clartés de la philosophie, augmentées des lumières de l'Evangile.

Et parmi ces épisodes d'une haute portée, l'on sent partout le curé toujours « humoristique, » mais profondément attaché à son peuple, à son Irlande, malgré la juste appréciation des faiblesses et des travers de ses paroissiens, buveurs, bavards, inconsistants, mais fermement chrétiens. Il aime les figures de sa race « dont l'intensité de résignation et de patience rivalisait avec la douce innocence des petites irlandaises, au dire d'un observateur aussi fin, aussi sympathique, aussi enthousiaste qu'était le docteur Newman, » il aime jusqu'à ces vieilles femmes qui viennent à confesse et récitent le *Confiteor* dans un gaélique si doux et si coulant. « Elles arrangent la pointe du châle ou le capuchon du manteau sur leur tête et elles vous disent... mais rien du tout. Dieu les bénisse, ces âmes innocentes ! » Jusqu'à Jem Deady, que sa femme lui amène de haute autorité pour que le bon Père Dan « fasse un exemple pour toujours. » Car elle lui avait préparé un dîner superbe, au misérable qui demeure ainsi sans excuse de s'être enivré dans un débit de liqueurs, le jour de Noël. « Il y avait une oie rôtie, farcie de mes propres mains, avec tant d'herbes et d'oignons que mes yeux en pleuraient ; il y avait une hure de porc, des choux...

« — Tu oublies le pudding au riz, dit Jem franchement indigné, c'est honteux ! Monsieur le Curé, elle avait fait un pudding au riz qui n'aurait pas été déplacé au château — et je réponds que votre Révérence elle-même n'est pas toujours aussi bien servie. — Sapristi ! ces raisins, ces groseilles ! »

Cela vous fait penser au mot de Louis Veuillot : « Saints ivrognes de Bretagne, priez pour nous ! »

Car les peintures de mœurs abondent aussi dans ce livre, scènes de ménage, voire même de cabaret, scènes religieuses surtout, procession de la Fête-Dieu, célébration du mariage de Bittra et d'Ormsby. « Ma propre timidité, dit le curé, ma crainte de blesser les susceptibilités protestantes — timidité, je suppose, qui me vient du temps des lois pénales, — auraient voulu enfermer cette procession dans les étroites limites du parvis de l'église ; mais la foi plus large et plus confiante de mon vicaire ne pouvait se contenter de pareilles restrictions, et la procession traversa le petit village, descendit jusqu'aux falaises qui dominent la mer... » Quant au mariage, « l'idéal chrétien n'en est réalisé nulle part comme en Irlande. Chez nous, du moins jusqu'à ces derniers temps, on n'a pas avant le mariage des volcans de déclarations et d'effusions qui ne laissent trop souvent après le mariage que les cendres de la déception. « Marie, dit tout bonnement une mère de famille, va te confesser demain et prends tes habits du dimanche ; tu te marieras jeudi soir. » Et Marie répond : « Très bien, mère, » sans même exprimer le moindre droit à connaître le nom de son futur époux. Mais alors, en vertu de l'union sacramentelle, elle passe de la position d'un enfant et de sa dépendance absolue à la position royale de reine et de souveraine au foyer. Toute l'autorité de la maison a passé entre ses mains ; elle en tient le symbole dans ce trousseau de clefs qui pend à sa ceinture ; elle est devenue la trésorière et l'économe de cet établissement, et jamais son droit à l'autorité suprême ne sera mis en question par son mari ou ses enfants, aussi longtemps du moins que l'ivrognerie ne viendra pas détruire ce paradis, pareille au serpent qui souilla de sa bave les fleurs de l'Eden. La vie de famille en Irlande a été jusqu'ici la plus splendide réfutation de tout ce que le monde dans le roman, son évangile, a prêché sur le mariage, ainsi que la plus belle et la plus complète justification du caractère surnaturel, des dogmes et des pratiques de l'Eglise. »

III. — Le bon Père Dan ne se contente pas d'élever ses paroissiens, il élève son vicaire et ne trouve point mal que celui-ci le dépasse, prêche mieux, confesse davantage, jouisse même d'une plus grande popularité. Avec ses classiques et son bon sens il donne de hautes et fines leçons, appliquant le précepte d'Horace mieux que personne : *Misce stultitiam consiliis brevem*, bien que parmi ses nombreuses citations, celle-ci ne se trouve pas. Cette *stultitia brevis*, c'est bien son humour, qui lui fait dire par exemple :

« Je crois, c'est-à-dire je suis sûr, que les plus détestables avis que j'aie jamais entendu donner sont les suivants :

« *Sermons*. — Tâchez d'être simple ; ne visez jamais « à l'éloquence.

« *Méditation*. — Gardez votre bréviaire ouvert, et « méditez sur les leçons du second nocturne.

« Quand le conseiller à cheveux blancs dit : « Soyez « simple, » c'est comme s'il disait : « Soyez vulgaire et « nul. » — Il en est en effet qui confondent la simplicité et la banalité. La paresse native y trouve son compte, et de tels conseils mal compris suppriment l'effort. »

Par contre, goûtez ces lumineuses remarques pour la composition des sermons :

« Voici l'avis que je vous donnerais, et comme vous êtes un ami je vous le donne gratis, tout en me réservant mes droits d'auteur dans tous les pays :

« I. Etudiez.

« II. Ne vous prêchez pas vous-même, prêchez Notre-Seigneur.

« III. Vivez vos sermons. »

Il développe ces fortes idées, insistant sur l'étude de l'Ecriture sainte, sur les paroles divines qu'il faut mêler à la parole humaine pour lui donner de l'autorité et de la doctrine ; puis il prémunit son jeune auditeur contre « le sarcasme gaélique, » arme à deux tranchants qui blesse de partout : « J'avais une langue acerbe. Combien je le regrette, Dieu seul le sait. J'ai fait très souvent d'énormes bévues aux conférences, aux réunions..., j'ai fait beaucoup de *bêtises,* comme disent les Français. J'y pense sans honte, mais tout ce que j'ai dit d'amer, de cassant, tout ce que j'ai pu faire de dur et de blessant me remplit de confusion. » Le sarcasme gaélique est aussi le sarcasme français, si naturel, qui procure tant de jouissance vaniteuse et qui demeure si stérile.

Deux jolis chapitres sur « Un dîner de confrères » et « La conférence de mai. » Ceux qui ont fait leurs études à Maynooth sont très partisans de l'éducation continentale ; et au contraire ceux qui ont passé par les universités étrangères penchent plutôt pour Maynooth. Les plus âgés s'accrochent à deux ancres : saint Alphonse en théologie et O'Connell en politique ; les plus jeunes, très cavaliers, ont des opinions plus neuves, hardies et tranchantes ; ils sont instruits d'ailleurs, « des encyclopédies vivantes, montant à bicyclette et buvant du café, ils feront bonne figure dans les batailles de l'avenir. » Après les adieux un vieux prêtre, grand théologien, reste un instant :

« — Ecoutez, Père Dan, je ne sais pas où nous allons. Avez-vous jamais rien vu de pareil à ce que nous avons vu ce soir ?

« — Jamais, fis-je avec résignation.

« — Qui aurait cru quand nous sommes entrés dans le saint ministère que nous vivrions assez pour voir chose pareille ? Ces jeunes gens nous parlent comme si nous étions leurs égaux... »

La conférence est présidée par l'évêque en personne, et les débats dirigés par le maître de conférences, qui pose assez mal ses questions. Aussi faut-il voir comme il est relevé par un jeune interrogé, M. Irwin, qui se plait à embrouiller l'interrogateur. Alors l'évêque intervient, conciliant :

— Je me souviendrai de vos arguments, M Irwin ; ils sont très ingénieux. Mais, comme le dit M. le maître de conférences, le *Consensus* est contre vous...

Puis on passe au principal sujet : *De textibus sacræ Scripturæ.*

Le jeune prêtre chargé de ce travail, M. Duff, le lit d'un ton lent et bien rythmé, « avec de douces et murmurantes intonations » qui font « incliner les têtes sur les poitrines. » M. Duff est un ami de l'abbé Letheby, mais ses théories allemandes ne sont nullement orthodoxes. Il sabre les Septante, fait du livre de Daniel un livre à moitié apocryphe, présente le livre de Job comme un fragment de poésie arabe, parle d'Evangile Johannique et d'Epîtres Pauliniennes, et attaque ou diminue singulièrement l'inspiration.

— Il y a, dit-il, des interpolations évidentes, même dans l'Evangile. Me ferez-vous croire que le *Magnificat* a été prononcé par une jeune fille juive à Hébron (?) et que ce n'est pas une composition poétique soigneusement écrite par l'auteur du troisième Evangile ?

Cette fois c'en est trop, l'abbé Letheby, toujours ferme sur la doctrine, se fâche :

— Si quelque chose, dit-il, peut montrer la tendance de l'interprétation moderne des Livres saints, c'est la malheureuse opinion — je la qualifierai presque de blasphématoire — que vous venez d'émettre. C'est l'élimination complète du surnaturel, la négation absolue de l'inspiration. Si le *Magnificat* n'est pas inspiré, rien ne l'est plus.

L'évêque, bon prince, demande le travail de l'abbé Duff pour le faire imprimer, si possible, dans une revue, et prie l'abbé Letheby de prêcher la clôture du mois de mai dans sa cathédrale.

Tous ces tableaux sont pris sur le vif, et il est impossible de mieux montrer le vide des théories contradictoires qui nous viennent de l'Allemagne, avec la dangereuse fascination qu'elles exercent sur les plus belles intelligences.

L'abbé Duff d'ailleurs ne gardera point rancune à son ami. Les ouvriers de l'abbé Letheby se mettent en grève, la compagnie qui a fourni les machines de la filature en réclame le prix ; le bateau de pêche équipé à grand frais, conduit par Campion lui-même, fait naufrage, et le capitaine disparait sous les flots ; les actionnaires, les créanciers se présentent, les huissiers arrivent, les baillis s'installent dans la maison même de l'infortuné vicaire aux abois. C'est l'abbé Duff et ses bons confrères qui le tireront de là, preuve évidente que dans le jeune conférencier rationaliste le cœur est meilleur que l'esprit.

Mais ces diverses et terribles catastrophes elles-mêmes renferment leur leçon : il est bon d'aller de l'avant, d'être homme d'action et homme d'œuvres, il ne faut pas tenter la Providence. « L'argent viendra, » disait le jeune vicaire au début. L'argent était venu, grâce à la confiance du peuple irlandais pour ses prêtres, puis il était parti...

Un jour le Père Dan apprend que son cher vicaire le quitte : son évêque l'a nommé trésorier de la cathédrale ; mais en même temps on lui offre à lui-même une stalle de chanoine prébendé, et des Franciscaines qu'il a dirigées lui envoient un rochet, une mosette et une barrette de chanoine.

« Je pris la jolie mosette de pourpre et d'hermine. Elle était douce, jolie, duveteuse. J'aurais pu faire tenir le rochet dans le creux de ma main, tant la dentelle était fine et élégante. Je les reposai avec un soupir. Ma décision était bien arrêtée. — Hannah entra et comprit tout de suite de quoi il s'agissait :

« — Il vous les a donnés, à la fin ?

« — Oui, Hannah, comment trouvez-vous cela ?

« — C'était bien temps, Seigneur ! que c'est beau !

« — Hannah, avez-vous du camphre ou de la lavande ?

« Elle me regarda d'un air inquiet. »

Il réfléchit que jamais les habitants de Kilronan ne le laisseront aller, qu'il est bien vieux pour changer de situation et même de nom, car il s'appellerait maintenant le Très Rév. chanoine Hanrahan, et il refuse : *Detur digniori.*

Et il prend son camphre et sa lavande, en répand dans les plis de la mosette et la met de côté pour l'abbé Letheby avec ces mots :

Au Très Rév. chanoine Edouard Letheby, B. A. P. P.
Un cadeau d'outre-tombe
De son vieil ami et curé
Le Rév. Daniel Hanrahan, P. P.
plus affectueusement et plus familièrement connu
sous le nom de Papa Dan.

Puis au-dessous, en gros caractères, il ajouta ce quatrain italien :

Amico, Io vivendo cercava conforto
Nel monte Parnasso :
Tu, meglio consiliato, cercalo
Nel Calvario.

En résumé c'est un livre sain, vrai, rempli d'observations fines, de préceptes profonds et de bon sens. Si certaines choses échappent, il faut les mettre sur le compte de l'esprit irlandais, et surtout de la langue anglaise. Les mœurs ecclésiastiques d'Irlande ne sont point les nôtres, et la langue d'Outre-Manche emprunte son caractère et sa beauté à un certain vague voulu dont nous ne saisissons pas toujours le charme.

Le grand Jubilé de l'an 1300 et la « Divine Comédie » de Dante, par le P. Terrade. — Plaquette in-8o de 32 pages. — Prix : 1 fr. — Paris, Poussielgue.

La Parole. *Discours aux étudiants des conférences Saint-Paul et Saint-Thomas-d'Aquin,* par le P. Etourneau, conférencier de Notre-Dame. — Plaquette in 8o de 16 pages. — Prix : 0 fr. 25 (se vend au profit de la Réunion des Etudiants, rue de Bagneux, 14, Paris).

I. — Ce n'est pas une coïncidence fortuite qui rapproche de la *Divine Comédie* le souvenir du grand Jubilé de 1300, le premier des Jubilés, le Jubilé incom-